

# MADAGASCAR

28 octobre au 20 novembre 2001

XX

# TONGA SOA BIENVENUE

Renée et Jean-Yves n'ont pas eu beaucoup de mal à nous convaincre de partir avec eux visiter l'île de *MADAGASCAR*. Ils l'ont découverte pour la première fois il y a quatre ans et depuis, ils ne rêvent que d'y retourner.

La publicité sur ce pays dit certainement vrai: méfiez-vous, si vous venez ici, vous n'aurez qu'une envie, y revenir. Cela a été le cas pour eux, ce le sera peut-être aussi pour nous.

Il y a bien longtemps que cette terre est un rêve. Comment imaginer, lorsqu'on est une fillette d'une dizaine d'années et que son horizon n'a pas dépassé 30km autour de son point d'habitation, oui, comment imaginer une contrée si lointaine?

Les prêtres et les religieuses nous racontaient, à l'école, la pauvreté et les difficultés de la vie des habitants de cette île.

Nous avons vendu à l'époque, de minuscules baigneurs, en celluloïd, de 4-5 cm de haut, habillés de chiffons rouges, pour que les missionnaires, avec l'argent récolté, puissent acheter le nécessaire pour ces populations nécessiteuses.

Je ne me souviens plus vraiment, les images se sont effacées au fil du temps, de quelle façon je voyais ce peuple.

Et la pauvreté, c'est quoi lorsqu'on a 10 ans? Alors qu'à la maison, les repas sont des plus chiches. Que les chaussures neuves sont rares, que les vêtements sont cousus dans des tissus de récupération et qu'une bûche en chocolat de 10cm de long et une orange sont de luxueux cadeaux de Noël ?

De quoi pouvions-nous encore nous priver pour donner à ces populations plus miséreuses ? Nous y arrivions encore.

Etait-ce notre bon cœur ou le ton persuasif des soeurs? Toujours est-il que le résultat était là.

Aujourd'hui, je vais voir de mes yeux ce peuple et mesurer par moi-même son niveau de vie et les besoins des ses habitants.

Jacky et Jean-Yves nous ont concocté un voyage sur mesure avec l'agence de *Tananarive : Océanes Aventures*, pour la première partie du voyage et avec les adresses du guide du Routard pour la fin de notre séjour.

Chacun potasse son guide : *Routard, Petit futé, Visa, Olizane*, etc.... Les échanges E-Mail sont nombreux entre l'île et *Diges*( le village de Jacky). Les prix sont âprement discutés. D'exorbitants sur le premier devis, ils seront divisés par deux en définitif. Personne ne nous demande d'arrhes et nous commençons à nous demander si quelqu'un nous attendra à l'aéroport.

Enfin, quelques jours avant notre départ, *Océanes Aventures* se réveille et demande 30% du devis, ceci, en oubliant de communiquer à Jacky un numéro de compte sur lequel il peut verser la somme demandée.

C'est ça l'organisation Malgache!

Les vols : *Paris-Tananarive*, ainsi que les vols intérieurs, sont tous retenus, et payés. C'est le principal.

Nous nous retrouvons tous les quatre, dans le hall de l'aéroport d'Orly, un peu avant midi ce dimanche 28 octobre.

Il fait un temps splendide, certainement digne de celui qui nous attend à plus de 8000km de là. Pierre et Myriam, des amis voisins de l'aéroport, viennent se joindre à nous pour le repas.

Le temps de nous dire adieu et il est l'heure de nous présenter au comptoir pour l'enregistrement. Nous avons prévu large en pensant qu'après les événements du 11 septembre les contrôles seraient beaucoup plus poussés. Rien, absolument rien de plus qu'à l'accoutumée. Déjà, ce matin à la gare *Cornavin* à *Genève*, c'était la première fois que je passais la douane sans voir l'ombre d'un douanier ou d'un policier. C'est tout de même curieux.

Nous embarquons à bord d'un *Airbus 330-200* de la compagnie *Corsair*. 8743 km nous séparent d'Antananarivo, nom Malgache de la capitale de Madagascar, que nous devrions atteindre après 10h10 de vol. Le temps d'une nuit de repos!

## LUNDI 29 OCTOBRE

6h30, nous nous posons sur le sol de l'île. Et 2h plus tard, nous faisons connaissance avec le chauffeur venu nous attendre. Il a fallu tout ce temps pour remplir les différents formulaires, obtenir le visa, montrer patte blanche etc....

Le chauffeur, habitué à ces attentes, ne montre aucun signe d'impatience.

C'est un charmant jeune homme d'une trentaine d'années.

Il s'appelle *LALA*.

Il sera notre guide-chauffeur pendant la première semaine. Il va nous conduire à bord de sa *TOYOTA* Range Cruiser de couleur brune au toit jaune.

Ce chauffeur semble également très serviable. A peine Jean-Yves a-t-il formulé le désir de trouver un ouvrage sur la flore du pays, qu'il nous dépose devant une librairie. La première est fermée, c'est lundi. Dans la seconde, c'est moi qui trouve un petit livre illustré. Illustré de quelques pages seulement, ce qui va être bien loin de nous instruire sur tout ce que nous allons découvrir, dans la campagne, au cours de nos pérégrinations.

Au centre de Tananarive, le lac *Anosy* est bordé de *Jacarandas*. Ces grands arbres, en pleine floraison forme une couronne de fleurs bleu lavande qui ceint les eaux du lac.

Règlement du solde de notre voyage à *Océanes Aventures*, et en route pour la découverte de ***L'ILE ROUGE***.

A la sortie de la ville, Renée et Jean-Yves croisent *Coco*, le guide de leur premier voyage. Le plaisir de la rencontre est réciproque d'un côté comme de l'autre.

Au bord de la rivière *Ikopa* les lavandières, savonnent, frottent, essorent et étendent leur linge sur l'herbe pour le faire sécher. Que de couleurs!

A *Iavoloha*, sur une colline, à droite de la route, s'élève, majestueux, le palais du président *Ratsiraka*. La grandeur de l'édifice est un affront au peuple.

De chaque côté de la route le paysage s'habille de couleurs toniques. Pour faire mieux ressortir les nuances de vert des cultures en terrasses, la terre s'est faite rouge.

Les villageois sont installés au bord de la route dans l'espoir de vendre leurs produits aux quelques touristes de passage. Ici, ce sont des baobabs ou des palmiers en raphia. Plus loin, ce sont des voitures, camions et autres véhicules sculptés dans un bois local. Là, une vraie boutique de chapeaux. Nous marquons un arrêt à chaque fois et ouvrons évidemment nos porte-monnaie. Nous nous laissons même séduire, Renée et moi, par des chapeaux tiré d'un palmier raphia. Le chapeau se plie dans tous les sens sans perdre sa forme, c'est idéal pour voyager.

Nous mangeons à *Ambatolampy*. Le restaurant est simple, la cuisine très bonne, Pour ma part, je goûte les *bichiques*. C'est une spécialité de la région. Nous avons entendu ce nom à l'île de la Réunion, où ce poisson, très prisé, était pêché une seule nuit par an. Surprise, ce poisson ressemble plus à un petit ver genre oxyure. Pas très ragoûtant.... pourtant, c'est un plat de luxe. Je plonge ma fourchette dans mon assiette, en sors quelques spécimens, goûte du bout des lèvres. Ma foi, c'est très bon et sans hésiter, je termine ma portion, donnant à goûter le moins possible autour de moi.

Nous nous sommes mis d'accord avant le départ, nous ne voulons pas nous laisser piéger par des visites de fabriques de tout et de rien. Pourtant, *Lala* nous annonce les visites du jour avec

tant de gentillesse que nous n'allons pas, déjà, après quelques heures de route ensemble, mettre les bâtons dans les roues du programme.

Voici la première visite: une fabrique, très, très artisanale de casseroles en aluminium. Un seul modèle. Tout métal de récupération est le bienvenu: rayons de vélos, boîtes de conserves etc... Le tout est fondu sur des braises incandescentes. Les moules sont fait dans du sable avec une marmite précédemment réalisée. Une louche, mesure à long manche, comme nous en avions autrefois pour le lait qu'il fallait puiser dans les bidons, est plongée dans le liquide en fusion, celui-ci est versé dans le moule réalisé. Quelques secondes plus tard, il s'est solidifié, la casserole est faite.

Les ouvriers, des jeunes d'environ 20-35 ans travaillent au mépris des plus élémentaires règles de sécurité. Ils sont pieds nus et retirent les casseroles du sable les mains nues, par gestes ultra rapides.

Nous allons retrouver ces casseroles sur tous les marchés.

Nous sommes à *Antsirabe* en milieu d'après-midi.

Nous déposons nos sacs dans l'entrée de la résidence *Camélia* et en route pour la découverte de la ville.

Partout des pousse-pousse comme à Calcutta.

Les thermes ont été abandonnés et ne sont plus qu'un pâle reflet de leur splendeur au temps de la présence française. Le bâtiment, blanc, dominant des fontaines et des jets d'eau devait avoir fière allure.

La taille des pierres précieuses, c'est, comme partout, un peu l'arnaque touristes. Enfin, on ne peut pas échapper à tout! Les ouvriers ont terminé leur journée, seuls les vendeurs sont encore à leur poste. Nous succombons pour des œufs, des tortues et des escargots fossilisés.

Ensuite, fabrique de vélos. Des vélos bien particuliers, des vélos miniatures faits uniquement avec des matériaux de récupération: du fil électrique, des boîtes de conserves, et même des tuyaux de goutte à goutte défectueux (neufs tout de même).

Une petite merveille de dextérité.

Tout aussi habiles que les jeunes hommes avec leurs vélos, les femmes, elles, brodent et c'est tout aussi merveilleux. Les scènes de la vie Malgache sont représentées, brodées de milliers de points, en fils de couleurs sur une toile de coton blanc. Les figures se renouvellent sur le centre et le tour de la nappe comme dans le coin des serviettes qui sont souvent ourlées de jours.

C'est une région de coton, la toile est produite ici, à *Antsirabe*, dans l'usine de la *Socoma*.

Combien de points, combien d'heures pour réaliser ces ouvrages? Ici, c'est toute la famille qui travaille, les hommes aux vélos, les femmes à la broderie, même la *Mama*, un petit bout de femme de 1m50 et 40kg toute mouillée, y met du sien. Le prix de 150.—que je paie pour une nappe ronde est sans doute un peu élevé, par rapport aux prix pratiqués dans le pays (ils seraient de quatre fois plus élevés en France), mais, le travail soigné des points, la volonté de travailler de cette famille et la gentillesse de cette grand-mère ne valent-ils pas cette somme ?

Steak de zébu au " *Synchro club* " pour notre repas du soir.

Au Camélia, nos chambres sont grandes. La nôtre possède une mezzanine avec un second grand lit.

Nous allons apprécier le repos de cette nuit. Notre première journée, après une nuit dans l'avion, a été rude et pourtant riche en événement et en découvertes.

## MARDI 30 OCTOBRE

Petit déjeuner: baguette croustillante, beurre et confiture. Les Français ont laissé leur savoir-faire en matière de fabrication du pain.

Ce matin nous sommes en pleine forme. Dans son rétroviseur, *Lala* ne va plus me voir somnoler sur la banquette arrière. Je vais enfin pourvoir tout voir, profiter de tout!

Une vendeuse courageuse, nous attend déjà dans la cour de l'hôtel pour nous vendre des nappes. Comment résister.... j'achète ma deuxième, cette fois rectangulaire et encore un peu plus chère: 160.-, cette fois, c'est le réveil matinal que je veux encourager.

La ville est en effervescence. Les vendeurs ont préparé leurs étals. Le marché bat son plein et les conducteurs de pousse-pousse courent pour conduire les écoliers, les travailleurs et les touristes à leur point de chute. Il fait un soleil superbe, une température agréable.

Nous nous rendons au lac *Tritiva*, situé à une dizaine de kilomètres d'*Antsirabe*.

Un brave homme, au visage marqué par les ans, gardien du lac depuis de nombreuses années, nous en raconte l'histoire, dans un français mêlé d'accent malgache, pas très facile à suivre : " Le roi habitait cette région, il décide de partir avec toute sa famille. Le lendemain, le volcan éclate, une grande cavité se forme et le lac naît d'une source qui se trouve au milieu de la cavité. Quelque temps plus tard, un jeune couple incompris de leurs parents, noie leur amour dans ce lac. A l'endroit où ils se sont jetés à l'eau pousse un arbuste dont la sève est du sang." L'arbuste est inaccessible, nous n'irons pas vérifier.  
Le lac est d'un vert émeraude puissant.

La vue depuis cette colline est aussi très belle.

Au milieu des champs, un village, l'église et son clocher sont entourés d'une mosaïque géante de couleurs beige, rouge, brune et verte: la terre, les céréales et les rizières à différentes étapes de leur culture.

Les enfants nous ont vus arriver et dans l'espoir de réaliser quelques bonnes affaires sont accourus vers nous.

Un garçonnet d'environ 6-7 ans a un très vilain bec de lièvre qui, heureusement, ne semble pas l'empêcher de parler.

Les jeunes filles ont recouvert leur tête de bonnet de laine, de foulard ou de chapeau de paille. Tous rient de bon cœur, tout en nous proposant, avec un air à nous faire craquer, différents articles en pierres: œufs, tortues etc.. ils ont également des fossiles de coquillages ou d'escargots. Ils nous offrent des bracelets de paille. Quelques photos, quelques achats, quelques cadeaux et il faut bien quitter cette chaleur enfantine.

Nous revenons vers la ville d'*Antsirabe*. Nous croisons des charrettes et des minis chariots recouverts d'une toile arrondie, comme dans les plus beaux films de Far-West.

Arrêt à l'entrée de la ville pour apprendre la fabrication de bonbons.

Le sucre fondu forme une pâte à laquelle sont ajoutés un colorant et du gingembre. Cette préparation est versée dans un creuset et sort sous forme d'une "saucisse" continue de 2cm de diamètre environ. Cette "saucisse" est coupée en tronçons de 2cm de long soit à la machine soit à l'aide d'une ficelle pendue au cou de l'ouvrier, suivant la forme définitive que l'on veut donner à la sucrerie. Pour la forme ronde, les segments de pâte sont tout simplement roulés en boule, à la main, sur une plaque.

Nous traversons un paysage de montagnes. Un torrent, des sapins, cela pourrait être un paysage de *Haute-Savoie* si la terre n'était aussi rouge.

Trois jeunes femmes enceintes, sur le bord de la route, nous font nous arrêter. Je leur donne quelques cadeaux pour leurs futurs bébés. Toutes les trois, avec leur ventres ronds, venues d'on ne sait où, forment un tableau amusant.

Arrêt de midi à *Ambositra*. Nous sommes en pays *Betsiléo* et à 1350m d'altitude.

Dans le restaurant que nous conseille *Lala*, je goûte le plat typique *Malgache*: le *ravitoto*. C'est un ragoût de porc accompagné de feuilles de manioc pilées. Cela ressemble à une purée d'épinards, le goût en est moins fin. C'est âpre.

La ville a beaucoup de charme. Le long des rues, les maisons en bois sont peintes de couleurs claires et plusieurs possèdent un balcon en bois travaillé.

Dans la rue, devant les ébénisteries, les enfants nous attendent, ils ont préparé leurs noms et leurs adresses sur des bouts de papier afin que nous puissions leur écrire, ou leur envoyer quelque chose à notre retour. Je range toutes ces coupures précieusement dans ma pochette. Au retour, je serais bien incapable de mettre un visage sur chaque adresse. Me restera-t-il seulement le son de leurs voix? Je garderais tout de même le souvenir du visage de l'enfant d'environ 7 ans qui m'a offert, alors que nous étions déjà dans la voiture, sur le départ, un crocodile en bois sculpté, sans rien vouloir en échange. Un tel élan de générosité à mon égard me fait rougir et m'intimide.

*Ambositra*, ce n'est pas seulement les enfants, c'est aussi le travail de marqueterie avec les bois précieux du pays : le palissandre, le bois de rose etc. Le travail est d'une grande minutie et les différentes couleurs du bois font des tableaux au résultat magnifique. C'est le savoir faire du peuple *Zafimaniry*. Ils sont aussi les concepteurs d'une chaise qui porte leur nom. Elle est constituée de deux parties : le dossier et l'assise qui se croisent dans un angle précis. Cela donne une chaise, à haut dossier, très confortable.

*Lala*, à l'écoute de nos désirs, nous dépose à l'entrée du village de *Camp Robin* et s'en va nous attendre à la sortie.

Impossible de faire plus de 5 mètres seuls. Les gens adultes et enfants arrivent de toutes parts. Tous veulent nous donner leur adresse, de la maîtresse d'école à la postière, en passant par les adolescents qui suivent l'école et qui ont besoin de correspondants.

Une famille décharge le cadavre d'un de ses membres. Il est entouré d'un linceul. Mort loin de son village, il est rapatrié aujourd'hui et cela va donner lieu à une grande fête.

Sur une terrasse, un bébé sur le dos de sa mère est coiffé tout comme celle-ci, d'une calotte en raphia.

Il fait nuit lorsque nous arrivons à *Fianarantsoa*. Les adolescents nous attendent à la porte de l'hôtel pour nous vendre des cartes qu'ils ont dessinées dans le but de nous les vendre pour se faire un peu d'argent.

Les sacs, les valises à descendre, remplir les fiches de police, noter et prendre la clef de la chambre, nous devons leur dire : demain. Impossible de tout faire.

Le *Tsara Guest House* est un hôtel plein de charme.

La restauration du bâtiment a été faite avec beaucoup de goût. Nous traversons la cour pour nous rendre dans nos chambres situées dans une aile indépendante. Les chambres sont "à la française coloniale" c'est à dire: parquet au sol et terrasse véranda qui fait aussi salon avec ses fauteuils en rotin.

Impensable de ne pas profiter du restaurant. Au diable l'avarice. Entrée, plat et dessert, tout est succulent. Nous avons accompagné ces mets d'une bouteille de vin de la région, que nous nous devons de goûter. Là, les oenologues français, pourraient apporter leur savoir faire.

Ce repas est une folie pour le pays : 335.000FM..... soit 360.—français..... pour.....quatre!

## MERCREDI 31 OCTOBRE

Les enfants n'ont pas oublié. Ils sont à la porte de l'hôtel. Ils nous attendent, de pied ferme, avec leurs cartes. "hier soir, tu m'as promis" "à moi aussi" "à moi"....La maîtresse d'école leur a expliqué "qu'il ne faut pas mendier mais vendre le fruit de son travail". Alors, selon leur talent, ils ont dessiné : un caméléon, un paysage, une maison, un champ de riz, une carriole tirée par un zébu. Cela vaut bien une carte postale et je suis sûre que nos amis apprécieront.

*Lala* accepte encore une fois de transgresser sur le programme établi, pour nous conduire, sur notre demande, dans une léproserie située à 10 km de *Fianarantsoa* et dont l'adresse nous a été donnée par des amis des parents de Jacky. J'ai un carton de médicaments que m'a remis ma pharmacienne et qui rendront certainement service pour soigner les malades.

Nous avons un peu de difficulté à trouver l'entrée de la propriété entourée de hauts murs coiffés d'éclats de verre pour dissuader les voleurs.

Le père Etienne nous accueille et nous fait visiter l'ensemble de la léproserie. Il y a 100 à 150 malades. Il n'y a pas que des lépreux beaucoup viennent dans un état de malnutrition avancé pour se faire remettre sur pied. Les anciens pensionnaires de la léproserie sont les meilleurs "rabatteurs" de malades. Ici, ils ont appris à discerner les premiers signes de la lèpre parmi les membres de leur famille ou de leurs voisins. Ils ont aussi appris, à discerner les signes d'insuffisance alimentaire. Ils savent donner les conseils immédiats de soins et aussi de prévention.

Les moins malades, logent en chambres communes. Un ensemble pour les femmes, un ensemble pour les hommes. La cuisine est faite par chacun. Ils ont droit à une ration de riz et à de la viande 2-3 fois par semaine. Ils se regroupent par 3-4 pour cuisiner sur des braseros, dans une cuisine commune. Plus de dix chaudrons sont alignés sur des trépieds. Les mieux portants travaillent sur l'exploitation. 40 hectares ont été plantés d'arbres de différentes

essences. Depuis peu un grand poulailler à été construit, ce qui permettra d'avoir des œufs pour les repas des pensionnaires.

La religieuse qui aide à gérer l'ensemble est une femme formidable. C'est elle qui fait le médecin et le dentiste, si nécessaire. Elle est d'un dynamisme incroyable. Elle est ravie d'avoir quelques médicaments à mettre sur les étagères pratiquement vides de la salle de soins. Elle nous réclame avec force, des compléments nutritionnels et des vitamines, car plus que la lèpre, la population souffre d'un manque de nourriture variée et de nourriture tout court. L'heure tourne et nous devons partir après avoir fait nos adieux au père Etienne et aux quelques "malades", qui sont dans la cour.

Dominé par sa cathédrale, le village de *Fianarantsoa* est lové au creux d'une longue vallée et découpe ses tuiles rouges sur un fond de ciel bleu et blanc.

Nous traversons un paysage toujours aussi magnifique. Le rouge de la terre et le vert de la végétation se marient avec beaucoup d'harmonie. Les maisons construites en briques sont ensuite enduites de cette même terre... rouge! Elles sont étroites et hautes, deux étages environ, l'éclairage se fait par de petites ouvertures carrées. Le toit est recouvert de chaume qui noircit petit à petit en filtrant la fumée des braseros. Il n'y a pas de cheminée.

Nous longeons le massif granitique de l' *Andringitra* (domaine des esprits) dominé par le pic *boby* (2658m)

Nous arrivons un peu avant midi sur le marché aux zébus d'*Ambalavao*. Le marché touche à sa fin. Des dizaines d'animaux, des petits maigres et de beaux gros qui feraient rougir nos charolais (enfin presque!) attendent encore un potentiel acheteur.

La plupart des hommes sont enveloppés dans leur *lamba* grand morceau d'étoffe en gros coton ou en lainage, ici souvent à carreaux verts et blancs. En plus de leur *lamba*, les hommes ont encore un chapeau en paille sur la tête et un bâton dans la main droite, pour les plus traditionalistes. Les plus jeunes ont un jean's ou, le plus souvent un jogging. Dans cette ville les étalages du marché en sont remplis. Des grandes marques en provenance directe d'Asie!

Au milieu du terrain, sous un abri se tient le bistrot et le restaurant où doivent se discuter les transactions, à moins que l'on vienne y boire à la réussite d'une bonne affaire.

Quelques femmes, leur bébé sur le dos accompagnent leur mari.

De jeunes enfants viennent de quitter l'école. Ils connaissent quelques mots de français et surtout ils connaissent beaucoup de chansons. C'est le signe indéniable de scolarisation. Des chanceux! Oui, des chanceux dans un pays où le gouvernement semble ignorer, complètement, les régions rurales et surtout l'éducation des enfants et des adultes. Sans éducation, sans information, comment savoir prendre la pilule pour les femmes, utiliser un préservatif pour les hommes? Comment savoir entreprendre, mettre sur pied des idées pour les hommes comme pour les femmes? Ce manque de culture les oblige à vivre au jour le jour à trouver de l'argent pour survivre et non pour apprécier la vie! Le manque d'écoles est flagrant dans toute la région que nous avons visitée jusqu'à présent et le nombre d'enfants en bas âge est angoissant.

Après une distribution de bonbons aux enfants par *Lala*, qui a eu l'autorité de les faire se mettre en rang dans un ordre parfait, afin que chacun ait sa part, nous quittons ce sympathique marché.

Le ciel est d'un bleu profond juste parsemé de petits cumulus moutonneux. Nous sommes venus pour les zébus nous repartons, tout au moins je repars, très heureuse du moment passé sur ce marché : il fait un temps magnifique, les malgaches présents sur ce marché m'ont bien acceptée avec mon appareil photo et les enfants, joueurs et rieurs ont bien chanté.

Nous mangeons au restaurant "*le bougainvillier*" à l'ombre sur la terrasse, il fait délicieusement bon.

Dans la cour, un atelier où est fabriqué, de façon artisanale, le papier *Antemoro*. Ce papier est fait grâce à la fibre très solide d'un arbuste appelé *Havoha*. Dans la pâte à papier sont glissées des feuilles et des fleurs. Ce papier, joli et original, est très réputé.

Sur la route, brusquement, le ciel devient noir. Les éclairs strient le paysage. Le tonnerre fait trembler la voiture. Un rideau de pluie vient s'abattre sur la route, sur la voiture aussi et les essuie-glaces ont bien du mal à remplir leur rôle, peu habitués qu'ils sont à servir. Tout aussi vite, le bruit cesse. La campagne retrouve son calme. Seul le soleil, filtré par les nuages traînant, donne au paysage une atmosphère irréelle. Les rizières en terrasses sont devenues d'un vert jaune et les nuages se reflètent dans la mare devenue miroir !

Avec le beau temps revenu, les habitants des villages, adultes et enfants, ont repris leurs occupations. Pour les uns, garder les enfants, pour les autres, piler le riz ou les feuilles de manioc. Piler, est souvent réservé aux enfants dès l'âge de 7ans et aux adolescentes. Les hommes s'occupent volontiers des petits pendant que les mères s'empressent aux travaux domestiques.

Ils accourent tous à notre rencontre, abandonnant le pilon pour un instant. Tous espèrent un cadeau des étrangers de passage que nous sommes. Je crois qu'ils ont aussi plaisir à venir nous connaître, à échanger des mots et des sourires. Dans ces provinces reculées, le français est pratiquement inexistant. Un geste, un sourire, suffisent à se comprendre.

Le nombre de jeunes enfants dans un si petit village est impressionnant.

Il n'y a certainement pas de télévision pour occuper les hommes le soir!

Nous arrivons au *Camp Catta* , dans la vallée du *Tsaranoro*, par une route défoncée, détrempée par l'orage de l'après-midi.

Au *Camp catta*, nous sommes logés en bungalow et non pas en toile de tente comme je le craignais. Nous avons un bungalow par couple. Ils sont très sobres, une petite pièce, deux lits d'une place, une chaise et un placard. Le bloc sanitaire est à l'extérieur, au milieu des bungalows et des toiles de tentes. De simples murs protègent les corps nus des regards étrangers. A l'entrée de ces sanitaires un grand bidon d'eau est tenu au chaud et permet aux plus frileux de tempérer l'eau de leur douche... manuelle! Quelques marches plus haut, une grande pièce sans porte, construite en bois, sert de réception, de lieu de rencontre, de restaurant et de salle de spectacle.

Le soleil se couche sur le camp mettant le feu aux constructions et surtout au massif du *Karambony* contre lequel il est installé, faisant ressortir sur la pierre des couleurs extraordinaires. Sur un fond gris orangé, d'énormes coulées de couleurs verte et jaune, comme si un groupe de peintres s'étaient élancés du sommet un pinceau dans chaque main.

Nous sommes intrigués par une étrange antenne satellite. Nos esprits vont bon train. Chacun trouve un usage à l'objet : Tout simplement pour la télévision, pour transmettre des rayons lumineux, pour se bronzer, pour rôtir ? C'est cette dernière supposition qui est la bonne. C'est une rôtissoire solaire. Ingénieux système.

Pour le repas du soir, tous les pensionnaires sont regroupés autour de grandes tables. Au menu, un plat typique Malgache : le *romazava*. C'est un mélange de poulet et de zébu servi avec des brèdes et du riz blanc le tout parsemé de carottes râpées et de choux.

Un jeune guide est venu se proposer pour nous accompagner pendant notre promenade de demain, il nous trouve sympathique. Il nous convient aussi, c'est oui. Il s'appelle *Santos*.

## JEUDI 1er NOVEMBRE

Départ à 7h45, sous la houlette de *Santos*.

Nous longeons la falaise aux couleurs, saumon, verte, jaune. Nous pénétrons dans le sous-bois. Nous écarquillons les yeux pour découvrir, au milieu de ce fouillis de branches et de feuilles, nos premiers lémuriens. Il semble à *Santos* avoir reconnu leurs cris. Nous partons un peu plus loin, nous nous installons en silence. Après plus de deux heures de suspens, nous renonçons. En route pour l'ascension du massif du Caméléon. Il est appelé ainsi à cause de sa forme sommitale qui fait penser à cet animal.

La vue change sans cesse. En sortant de la forêt, nous découvrons un paysage vert et vallonné. Les arbres restent en bordure de la montagne. Nos pieds avancent sur une herbe grasse.

Nous traversons une petite rivière, plus exactement le torrent *Tsaranoro*, qui coule sur de gros rochers, ronds et lisses. Nous sommes toujours intrigués par de tout-petits arbustes que nous avons bien du mal à reconnaître les uns des autres : un *baobab* ou un *pachypodium*? Pour l'ignorante que je suis, il me faudra encore plusieurs jours d'instruction pour les différencier, si j'y arrive? Pour moi, un baobab, jusqu'à ce voyage, était toujours un arbre très haut, au tronc lisse coiffé, selon les saisons, d'un toupet de feuilles. Ici, ils peuvent être petits et rabougris. A Madagascar, il faut tout apprendre, 80% de la végétation est endémique et n'existe nulle part ailleurs. Incroyable.

Sur l'une de ces plantes énigmatiques (pour nous), une famille de crickets royaux a élu domicile et se nourrit des feuilles. Ces insectes, de cinq centimètres de long, sont magnifiques de couleurs. Leur tête est jaune et bleu roi, leurs ailes ont le dessus tacheté gris et le dessous rouge vif. Leur envol est trop rapide et laisse un manque à notre plaisir.

Nous n'irons pas jusqu'au sommet du caméléon. Nous préférons prendre notre temps pour savourer chaque chose le long du chemin.

*Santos* nous a préparé de la salade de riz pour le repas de midi. Nous avons même de vraies assiettes, c'est trop! Le vent qui souffle fort est le seul élément perturbateur de cette pause.

Du haut de son arbre, le *Coua*, cet oiseau de proie d'environ 25-30cm, au plumage légèrement orangé, nous accompagne par son cri "coua-coua".

La roche autour de nous est couverte de lichens: orange feu, gris, vert. Des tableaux modernes exposés par et, en pleine nature.

Sous un énorme rocher, le tombeau d'un habitant de la tribu des *Bara*. Il est décoré de cornes de zébus. Seuls *Jean-yves* et *Santos* ont le courage de monter la colline pour le voir de près.

Rencontre inattendue avec un groupe de jeunes. Ils ont leurs instruments de musique à la main. Ils vont participer à une fête dans un village situé, dieu sait à combien de kilomètres? Presque tous ont les cheveux, au-dessus du front, retenus par un peigne d'environ 10-15 cm de long et, de couleur vive : bleu ou rouge. C'est un signe d'élégance. C'est aussi pour faire connaître aux jeunes filles qu'ils sont célibataires.

*Santos* fait l'interprète auprès de ce groupe de jeunes qui n'hésitent pas, en échange de quelques photos polaroid, à jouer, pour nous seuls, au milieu de la colline, un morceau de leur répertoire.

L'émotion me gagne.

Ce sont ces moments inattendus, d'échange avec des personnes d'une autre langue, d'une autre culture, qui me touchent le plus et restent gravés à jamais dans ma mémoire.

Un père et son très jeune fils conduisent le troupeau dans une verte prairie.

De l'autre côté de la rivière une charmante jeune femme est accompagnée de ses enfants: une jolie petite fille avec deux tresses attachées autour de la tête, cela lui fait un visage arrondi, et aussi de deux fils d'environ 8 et 12 ans qui parlent un peu de français.

Et nous voici au village de *Morarano*. Dans une cour une belle jeune fille. Elle s'appelle *Rapamanga*. Sur les tempes ses cheveux sont retenus par une série de pinces. Il s'agit de coquetterie, comme le peigne pour les garçons tout à l'heure.

Nous sommes l'attraction dans ce village perdu. Les enfants et les adultes curieux arrivent de tous les côtés. L'école, située au milieu des maisons de pisé, est constituée de deux classes. Un grand tableau noir au mur, des tables et des bancs en bois brut, l'ensemble est des plus sommaire. Rien pour distraire inutilement les enfants.

Le maître et la maîtresse arrivent à notre rencontre. Ils sont payés par les villageois. Le peu de stylos et cahiers que nous avons à leur remettre les comblent. Ils s'empressent de nous donner leurs adresses afin que, dès notre retour en France, nous puissions compléter notre don. En remerciement l'enseignante nous offre un tapis, en feuilles de palmes, tissé par ses soins.

Les adultes sont rares, mais les petits enfants pullulent. Pieds nus, vêtus d'un rien, tenant à peine debout pour certains, ils se suivent tous en âge. Comment pourront-ils avoir l'éducation nécessaire avec les petits moyens dont dispose ce village? Malgré mon amour des enfants, l'incertitude de leur avenir m'opprime

Brave *Lala* qui, fidèle au rendez-vous, nous attend à la sortie du village avec une voiture toute propre comme chaque jour.

Au loin, face au camp, sur une colline, une forêt est en feu. Des bois précieux vont faire du charbon de bois pour les villageois!

Nous avons beaucoup de chance, après une belle journée ensoleillée, la pluie attend que nous soyons à l'abri pour le repas pour arroser copieusement la nature.

Pour terminer la soirée des jeunes villageois viennent nous exécuter quelques danses typiques. Ensuite, ce sont les employés du camp, qui forment un groupe de musiciens et de chanteurs bien sympathique.

## **VENDREDI 2 NOVEMBRE**

Il fait un soleil extraordinaire lorsque nous partons à 7h45.

*Lala* nous aide à charger les bagages dans une voiture toujours aussi propre, cela tient du miracle sur ces routes de terre rouge souvent humide.

De chaque côté le paysage est magnifique. Les couleurs sont accentuées par la pluie de cette nuit. Les terrasses prêtes pour les cultures reflètent le soleil. Des jeunes filles en tenue d'*Eve*

prennent leur bain dans la rivière. Leurs formes arrondies, leurs seins fermes et pointés, leurs sourires espiègles, leur joie de vivre tout simplement, transforme ce lieu en jardin d'Eden.

Un caméléon gris traverse la route.

Pendant que nous admirons sa démarche, un *Toyota pick up* s'est arrêté à notre hauteur. Il fait transport en commun ..... d'au moins..... 20 personnes!!!! .....Plus les bagages!!!!

*Ilouch* est une ville de moyenne importance. Les habitants semblent sans tonus et leur ville abandonnée. Deux jeunes gens désœuvrés me conduisent à une cabine téléphonique. Je les sens à bout de ressources. En remerciement, je leur offre des biscuits qu'ils choisissent à la boutique à côté et deux cigarettes pour l'un des deux. Il faut être à Madagascar pour acheter des cigarettes à l'unité!

Dans une cour, un flamboyant en feu nous offre du rouge plein les yeux.

Pique nique *Malgache - Breton* au carrefour de la piste pour *Fort-Dauphin* : pain d'*Ilouch* avec pâté *Hénaff*, apporté par Renée et Jean-Yves. *Lala* semble trouver le pâté à son goût.

Nous sommes toujours sur la Nationale 7 (une nationale 7 qui n'a pas été entretenue depuis le départ des français en 1964), pourtant, nous quittons le goudron pour la piste en latérite. Les orages d'hier ont laissé de véritables piscines que *Lala* évite avec beaucoup d'adresse. Nous traversons d'immenses plaines, parsemées de petites touffes sèches qui commencent à reverdir.

Nous arrivons à *Ranohira* sous un orage énorme. Le ciel est zébré d'éclairs, le tonnerre est assourdissant et il est impossible de descendre de la voiture en arrivant "*au camp de toiles de l'Isalo*" tant la pluie est forte.

Thé, eau et scrabble, au salon du restaurant, en attendant que nous puissions nous installer dans nos tentes.

Canadienne trois places, par couple, montée sous un abri en paille dont l'avancée sert d'auvent. Sur cette terrasse deux chaises *Zafimaniry*. A l'intérieur des toiles deux matelas confortables et des duvets. Au milieu du camp, un bloc sanitaire avec de vraies douches et de vrais W- C. L'eau y est chaude et une jeune femme passe sans cesse pour le ménage. Quel luxe!

Dans la salle à manger, les serviettes de table font l'objet de savants pliages, différents sur presque chaque table. Le garçon se donne de la peine pour faire un service digne d'un grand restaurant et en bon commerçant, n'oublie pas de nous proposer l'apéritif. La cuisine essaie d'être au même niveau. Le patron a, à cœur de servir une cuisine de qualité selon des recettes européennes lues dans les livres. Sans être du *Boccuse* ou du *Trois Gros*, tout est délicieux et bien présenté.

## SAMEDI 3 NOVEMBRE

J'ai de petits yeux, Renée n'est pas mieux. A part Jacky que rien, jamais, n'empêche de dormir, nous n'avons pas beaucoup fermé l'œil.

Les chiens, tout près ou au loin, ont aboyé toute la nuit.

Les gardiens du camp ont crié et couru, après des rôdeurs? L'écho d'une fête dans un village s'est prolongé jusqu'au petit matin et la circulation, sur la route, m'a semblé beaucoup plus dense que sous les fenêtres de ma chambre à *Annemasse*.

Un bon petit déjeuner, en plus du pain et de la confiture nous avons des beignets de riz qui cuisent dehors sur la terrasse.

A *Ranohira*, nous faisons connaissance avec *Ernest* qui va nous accompagner pour la journée dans le massif de *l'Isalo*.

Quelques achats sur le marché pour le repas de midi et en route.

La marche commence mal : il faut enlever les chaussures et les chaussettes pour traverser la rivière. Cela me ramène quelques mois en arrière!... Ici, en plus le terrain est constitué d'un mélange de sable et de vase. Pour couronner le tout, je laisse tomber mon appareil photo. Je sens une boule se former au creux de ma poitrine, ma gorge se serrer, les larmes monter aux coins des yeux et surtout une mauvaise humeur qui me donne envie de rester là et d'envoyer promener tout le monde. Je sais que dans ces moments là je suis plus brutale et plus méchante que ce que je le voudrais et j'ai beaucoup de mal à retrouver mon calme. Pourtant je ne dois pas gâcher une journée, qui s'annonce belle, pour si peu de chose.

Nous franchissons quelques rochers avant d'arriver à la cascade, un filet d'eau tombant dans une petite mare. Les rois de la région venaient là se baigner. Nous redescendons. Nous traversons un bois, un caméléon, tout vert, grimpe le long d'une branche.

Quelques cris, Ernest nous signale des *lémurs catta*. J'ai à peine le temps d'ouvrir en grand mes yeux, qu'une famille entière traverse le sous-bois. Pour les photos, c'est trop rapide. J'en regarde un droit dans les yeux, son petit est enroulé autour de sa taille, je n'ai pas le temps d'ajuster l'objectif qu'il est déjà loin. Ils sont très beaux. Leurs yeux sont ourlés de noir et de blanc, leur pelage est gris-brun et leur longue queue est annelée. Ernest nous donne un cours sur cet animal furtif : la mère allaite son petit pendant trois mois, le bébé reste 3 semaines sous le ventre de sa mère, ensuite il va sur son dos, elle donne naissance à un bébé par an et la gestation dure 3mois et 7-10 jours, l'assurance de vie est d'environ 25 ans.

Ernest est incollable sur tous les noms de plantes. C'est sûre, je ne vais pas tout retenir.

Le *pandanus*, palmier aux racines apparentes dont le bois sert à faire les charpentes et les feuilles des nattes. Il donne des fruits qui sont comestibles.

Le *ficus menabeansiss*, plante courte avec de petites feuilles vertes qui ne pousse que dans cette région et qui guérit de la fièvre jaune.

*Aloès de l'Isalo*.

*Pachypodium* : au dessus du rocher, c'est une grosse boule, grise, à l'écorce lisse, de laquelle sortent 3 ou 4 branches terminées par des fleurs jaunes.

*Palmier bambou* : Toupet de feuilles longues et fines au sommet d'un tronc fin, de bambou.

*Epines du Christ* : tige d'environ 30à 40 cm de haut couverte d'épines de 2-3cm et surmontée d'une fleur rouge-orange.

*La pervenche de Madagascar* : timide petite fleur rose fuchsia au bord du chemin. Elle possède la grande qualité de servir à fabriquer un médicament qui soigne les enfants atteints de leucémie.

Nous grimpons en plein soleil, Ernest trouve que nous n'avançons pas assez vite. Nous sommes venus pour admirer, nous documenter, pas pour faire la course. Je n'en peux plus. J'apprécie l'arrêt repas, même si celui-ci est léger il me permet de récupérer. Je repars avec un peu plus de tonus

Le paysage est beau et changeant. La roche a des formes curieuses: plate, déchiquetée, couverte de croisillons (strates obliques). Les rochers sont recouverts de lichens de couleurs très vives.

Le chemin est mieux tracé, nous trouvons un peu d'ombre.

Les clapotis d'une rivière, que nous longeons sur une bonne distance, me détend tout à fait avant d'escalader d'énormes rochers pour franchir un canyon. Il faut faire attention de ne pas glisser. Il faut parfois se contorsionner pour passer par le trou d'une roche. La main secourable d'Ernest ne suffit pas et mon pied droit atterri dans le torrent.

L'orage menace et inquiète Ernest, il nous est difficile d'avancer plus vite.

Nous avons la chance d'apercevoir quelques *lémuriens rouges*. Leur pelage est uni, touffu et roux. Leur chair très appréciée par les locaux, en fait un animal en voie de disparition.

Nous retrouvons *Lala* qui, patient, nous attend au bout du chemin.

Vite... à boire.... nous tirons une langue jusque par terre....Il y a un moment que nous avons épuisé nos rations! Heureusement, il y a tout ce qu'il faut dans le coffre et *Lala* se précipite pour nous servir.

Adieux à Ernest et bière fraîche sur la terrasse du bistrot de la place. Il est 16heures.

La douche chaude me débarrasse de la fatigue de la journée.

## **DIMANCHE 4 NOVEMBRE**

Couchée à 21h, je n'ai aucun mal à être debout avec le lever du soleil. Assise dans ma chaise *Zafimariny*, je me délecte de la victoire du jour sur les mystères de la nuit. Comme un projectionniste de théâtre qui sait faire languir les spectateurs, une douce lumière rose éclaire le sommet de l'Isalo et descend jusqu'à illuminer tout le paysage. Tout est encore calme. Dans les tentes, rien ne bouge. Le spectacle semble n'être que pour moi. C'est magique.

Un petit crépitement de fermeture éclair, un bisou sur la joue de Jacky et enfin, il ouvre timidement les yeux.

Comme chaque matin, prêts avant l'heure fixée, *Lala* et son 4x4 nous attendent dans une forme resplendissante.

Nous quittons le "*camp de toile de l'Isalo*" pour regagner la N.7.

Nous sommes en plein pays *Bara*, ces gardiens de troupeaux qui montent leur cheptel en volant le bétail. Inutile à un garçon d'espérer obtenir la main d'une demoiselle s'il n'a pas fait ses preuves. La police fait la guerre, mais, que faire contre des traditions qui durent depuis des générations? Ces pasteurs sont aussi chasseurs et gardent leur troupeau leur sagaie à la main, toujours prêts à tuer un animal de passage.

La piste traverse une région de savane. De ci, de là, au milieu de la plaine, sortent d'énormes roches aux formes curieuses. Les imaginations fertiles ont donné des noms imagés comme : la Reine. En regardant bien, on peut voir la ressemblance dans cette roche ronde: un visage chapeauté surmontant un torse et le bas d'un corps juponné.

Le 4x4 s'arrête au sommet d'une côte. Nous ouvrons de grands yeux. Devant nous, dans la vallée, s'étend une ville aux maisons serrées les unes contre les autres. La ville est bleutée : bleu saphir! Nous sommes à *Ilakaka*! Dès la première pépite trouvée, des milliers de malgaches ont abandonné leur travail, s'ils en avaient un, pour venir ici dans l'espoir de faire fortune.

La ville s'est peu à peu organisée. La musique sort à tue tête des radios cassettes vendus par les boutiques installées au bord de la route. Les bars sont nombreux. Les magasins de pierres aussi où de riches étrangers, indiens, chinois et autres, viendront encadrés de gardes du corps acheter à petit prix ce que les hommes ici auront peiné à trouver. Ce sont ceux-là qui font fortune. Tandis que les chercheurs, avec leurs outils de fortune, vont, chaque jour, au risque de leur vie, gratter dans des galeries qu'ils ne vont pas prendre le temps d'étayer. *Lala* nous déconseille de sortir de la voiture. Nous traversons donc cette ville, effervescente, tout doucement et à l'abri du véhicule.

La ville s'étend toujours. Les derniers arrivés, ou les moins chanceux, se logent dans des abris faits de toile de bâche, bleu et blanc. Les plus... aisés.... ont monté leurs abris en tôle. L'eau de la rivière a pris la teinte rouge de la terre que chaque tamis y laisse.

La ville de *Sakaraha* est bien différente. En ce dimanche, les femmes ont chaussures à talons aux pieds et elles ont revêtu leurs habits de fête: jolie robe et souvent chapeau. Les fillettes

sont habillées de robes de dentelle, blanche, rose, ciel, rouge etc.. Les petits garçons, sérieux comme des papes, ont leur costume et leur chemise blanche.

Dans la rue principale, c'est le marché. Des stands de vêtements, de valises, de vaisselle, de fruits. Le thé est vendu en feuilles enroulées autour d'une tige et tenues par de la ficelle.

Dans l'église, la messe est finie et l'heure est aux comptes. Tout l'argent de la quête est étalé sur un banc, les pièces sont mises en tas. C'est pour nous l'occasion de voir .... la petite monnaie... Malgache. Des pièces de si petite valeur qu'elles ne circulent qu'au travers les mains du petit peuple et celles de Dieu. Les plans à la main, le prêtre nous montre les agrandissements prévus dans son église et sollicite discrètement notre aide.

En pleine campagne, *Lala* nous dépose pour voir un tombeau *Mahafaly* situé au sommet d'une petite butte. "Faites vite.... faites vite", nous crie-t-il! Nous ne comprenons pourquoi qu'au retour : La population du village arrive au grand complet et au pas de course. Ils acceptent mal que des étrangers aillent sur la tombe de leurs ancêtres et surtout, je pense que quelques oboles obtiendraient leur pardon. *Lala* nous dit qu'ils peuvent être méchants. En voyant cette horde courir vers nous, nous n'en doutons pas.

Ce tombeau est un monument. 8m sur 8 environ, les murs extérieurs sont peints des rêves que l'homme a fait pendant sa vie. L'intérieur est rempli de gravier d'où sortent des totems, et sur lequel sont déposées des têtes, des cornes de zébus et aussi, plus curieux, des casseroles.

La végétation a changé. Les champs de coton ont perdu leurs fleurs. Le manioc pousse bien, les petits massifs d'épineux aussi. Et voici nos premiers baobabs : élancés pour les uns, gros et haut pour un autre.

Un peu de piment: crevaison. Pendant que les hommes s'activent, j'échange quelques mots avec les jeunes mamans qui arrivent de toutes parts. Ce sont de si jeunes femmes, combien de fois vont-elles enfanter? Elles ont encore tant d'années devant elles! Elles sont éloignées de tout, il n'y a pratiquement pas d'écoles, pas de travail, peu de possibilités de cultures dans les champs, pas d'usines, de quoi vit ce peuple *Antandroy*?

*Tulear* et son marché aux coquillages. Nous sommes les seuls clients en ce début d'après-midi. Les coquillages sont les mêmes ou presque sur chaque étal seul le bagout des vendeuses diffère, cela va de drôle en passant par pathétique et nous prenons beaucoup de plaisir à écouter ce théâtre commercial et... évidemment...nous achetons, il faut faire marcher le commerce.

Ce sont les gamines 11-13 ans, qui nous font le plus rire. L'une d'elle est coquine et fait du charme à Jacky pour arriver à ses fins. La seconde, assez grande pour son âge deux grosses couettes de cheveux crépus, a des difficultés d'élocution ce qui ne l'empêche pas d'être une excellente comédienne. Elle prend un air très malheureux, penche la tête sur le côté, c'est sûr, dans une seconde elle va pleurer. Sa copine, près d'elle, mime déjà les larmes. Devant nos éclats de rire, elles stoppent leur comédie et rient d'aussi bon cœur que nous. Bien sûr, je finis par acheter les coquillages au prix fort... tout est bien qui finit bien!

*Lala* récupère sa roue chez le garagiste et nous filons visiter l'arboretum. Ce jardin botanique est une réserve incroyable de plantes et de fleurs. Toutes ces plantes ont été "élevées" puis répertoriées et plantées. Au pied de chacune un tableau avec son nom latin. Ce jardin est l'œuvre d'un Suisse : *Hermann Petignat*. Celui-ci est décédé il y a deux ans et son fils essaie de prendre la relève.

Dernier trajet avec *Lala*. Nous lui faisons nos adieux et nous le remercions comme il le mérite pour cette excellente semaine passée ensemble.

Il repart tout de suite pour *Tana*, quel courage!

Nous posons nos valises à l'hôtel *Melodie Beach* avec le plaisir de découvrir que nos chambres donnent sur la mer. La nôtre est très spacieuse et pour ma part après la journée chargée que nous venons de vivre, je me réjouis d'une bonne douche et d'une bonne nuit dans l'un des deux grands lits.

Pour le bain de mer c'est exclu. Les palétuviers poussent au milieu du sable et l'eau est remplie de particules végétales. C'est dommage, l'eau est très chaude. Ma déception ne fait pas long feu, le coucher de soleil est sublime : disque incandescent qui se noie en embrasant l'océan, encadré à la perfection par deux bosquets de palétuviers.

Une salle de bain, c'est bien, avec de l'eau, c'est mieux. Malgré tous nos efforts pas une goutte ne sort. L'employé appelé s'en va chercher une pince ou une clef à molette, pour débloquer quoi? Nous ne savons pas! Il revient avec un seau d'eau, ce sera une douche à l'ancienne.

Pour le repas du soir, nous sommes confortablement installés sur la terrasse, bercés par le clapotis des vagues à nos pieds. Le service est long....long.... à désespérer! Mora....mora.....

## LUNDI 5 NOVEMBRE

Un serpent, gros comme un pouce et long de près d'un mètre, se glisse entre les fleurs du parterre. Il semble avoir plus peur que nous. Au bruit de nos voix, il reste figé, face à nous, un bon moment et vif comme l'éclair disparaît dans les feuillages.

L'hôtel est très calme, nous sommes les seuls au petit déjeuner. Le service est tout aussi long qu'hier soir.

Il n'est que 7 heures du matin et il fait déjà très chaud.

Les pirogues des pêcheurs se faufilent entre les palétuviers.

Trajet hôtel - aéroport dans une *renault express*, cela me rappelle de bons souvenirs. Dommage que je ne sois pas venue à Madagascar avant de vendre la mienne, ici, elle aurait fait le bonheur de quelqu'un pendant encore de nombreuses années.

Longue attente à l'aéroport de *Toliara ou Tuléar*. Le contrôle est des plus sommaire. Les passagers de deux vols sont entassés dans une grande pièce. Nos No de place, 40 pour moi, ne servent à rien, notre billet nous est retiré entièrement à l'embarquement. Chacun se place comme il veut dans le 737 / 200-300 qui nous emmène à *Morondava*.

Il faut attendre longtemps les bagages qui sont pourtant rapidement déposés sur un chariot. La file de "4l-taxis" qui attendent sur le parking est impressionnante. C'est aussi deux 4l avec chauffeurs qui nous attendent.

Installation à "*l'Arche de Noë*". Bungalow... les pieds dans l'eau, surtout pour celui de Renée et Jean-Yves qui ne résistera pas aux tempêtes encore de nombreuses années.

Yves notre chauffeur de tout à l'heure est aussi guide et nous le retenons pour visiter la forêt de *Kinrindy* demain.

Repas léger à notre hôtel. Pas de dessert, il est 13h15, le cuisinier est parti. Tout est sous clef sans doute. Impossible d'avoir même une banane.

Sieste sur nos terrasses respectives et nous partons à la découverte de la ville de *Morondava*. La poste où malgré tous les efforts des postières nous ne pouvons obtenir de beaux timbres. Ici, ils sont rares. Ce sera pour tous nos amis le même timbre. Le ramassage scolaire se fait dans une charrette. Sur le marché, à cette heure ci, il ne reste que les restaurants d'animés. La "toréfactrice" de café réclame une photo et nous donne son adresse. "L'hôtel des voyageurs" attend les clients, les très grands baroudeurs, car pour descendre là, comme pour manger sur ce marché, il faut avoir tout vécu pour résister à l'hygiène!

Les "tireurs" de pousse-pousse sont au repos en cette fin de journée  
Apéritif sur notre terrasse, bercés par le roulis des vagues sur les rochers.  
Repas au restaurant "*paradise*" : sarcelles grillées, poisson et filet de zébu.

## MARDI 6 NOVEMBRE

7H30, *Yves* est là et nous sommes prêts. Hélas, pas la voiture..... il y a pénurie d'essence et le chauffeur doit faire la queue ... pour faire le plein. Enfin, le pompiste est là mais, il n'a pas la clef pour ouvrir la pompe.

Nous profitons de cette attente pour aller faire le change. *Yves* nous conduit tout droit dans une épicerie locale... ici... rien de plus normal. Nous sommes chez une libanaise, ce peuple a un sens aigu du commerce. Assise derrière un comptoir en bois, elle ouvre un tiroir en bas à droite rempli de liasses de billets et à ses pieds une corbeille en osier en est pleine aussi, jetés pèle mêle à l'intérieur. Où sont nos coffres forts?

Surprise, le 4x4 prévu s'est transformé en R21. Docile, nous montons tout de même, moi devant avec le chauffeur, *Renée, Jean-Yves et Jacky* derrière et *Yves* tout au fond.

Il est déjà 8h30.

Le chauffeur s'arrête encore chez lui pour se changer, puis pour s'acheter de l'eau.

Nous quittons la route goudronnée pour la piste. Notre R21 souffre des creux et des bosses et ne tarde pas à faire un méchant bruit. L'inquiétude se lit sur le visage du chauffeur. Après 2à3 kilomètres de cette galère, le roulement de la roue avant, rend l'âme et nous devons faire demi-tour à une vitesse de sénateur.

Nous re-voici à *Morondava*..... il est 9h15! Attente....attente....10h30, nous grimpons à bord d'une jeep qui a déjà bien vécu et surtout qui a le réservoir vide! Enfin, nous nous arrêtons chez le propriétaire de *L'arche de Noë* qui a quelques bidons de réserve.

Un ouvrier monte sur un tabouret, glisse un tuyau dans le bidon et dans le réservoir et le plein se fait par le principe des vases communicants. Pendant ce temps, le patron me fait visiter son jardin : des mangues rouges, un palmier indien : le pop (pour rappeler à cet homme son pays d'origine) et des bananiers. *Jacky et Jean-Yves* eux, profitent de visiter la scierie toute proche.

En route.....

A 11h30, nous sommes à l'endroit où nous avons fait demi-tour ce matin. Il semble que nous n'allons jamais atteindre la forêt de *Kirindy*. Heureusement, l'œil acéré d'*Yves* nous fait découvrir nos premiers lémuriers, le *Sifaka*. Ils sont duveteux, tout blancs, seul leur visage est noir. Ils grimpent à une vitesse folle jusqu'au sommet des arbres. Souvent leur petit est enroulé autour du ventre de leur mère. Ils sont beaux, gracieux, lestes, mais hélas loin, si loin de mes doigts qui aimeraient les caresser.

Nous ne mettons que quelques minutes à avaler l'omelette que le personnel du centre d'hébergement a mis 30mm à nous servir. A l'arrière du bâtiment, là où sont vidées les assiettes des repas, les *Lemurs Fulvus* sont nombreux à venir manger les restes. Ils sont bruns, leur tête est claire, presque blanche et leur museau noir, leur queue est plus longue que leur corps. Eux aussi ont leur petit enroulé autour de leur taille et cela ne les empêche pas de sauter d'arbre en arbre avec une légèreté et une souplesse déconcertante. Ils sont d'une habileté stupéfiante avec leurs pattes avant, qu'ils utilisent comme des mains. Ils ne sont qu'à quelques mètres de moi et pourtant il m'est impossible de les toucher et j'arrive tout juste à les photographier, le temps de viser et ils sont loin.

Après toutes nos péripéties de ce matin, la visite de la forêt est très écourtée et *Yves* nous fait presser le pas! La forêt est très sèche, il est temps que les pluies arrivent. Les papillons ne sont pas au rendez-vous, nous avons tout de même la chance de voir d'autres *Lemurs Sifaka*, une mangouste à la queue large, épaisse et rayée beige et noir, une iguane et quelques oiseaux. Petit détour pour saluer les baobabs amoureux. Deux arbres ont poussé enroulés l'un contre l'autre.

Le long de la route un homme assis sur le bas côté vend des poulets, à qui? Et depuis quelle heure?

Plus loin ce sont des fillettes qui proposent des fruits de baobab. Elles sont accompagnées de leur mère et ont posé les fruits sur une petite table de fortune devant leurs maisons d'habitation.

Nous sommes assez tôt pour le coucher de soleil sur l'allée de baobabs.

La photo de cet endroit est indispensable, nous la retrouvons d'ailleurs dans tous les guides et c'est le plus grand sujet représenté sur les cartes postales de la région.

L'endroit est superbe.

En plus de cette allée, il y a des baobabs disséminés dans toute la campagne. Sur la droite ils sortent d'une étendue bleu lavande de jacinthes d'eau.

Au-dessus de notre tête, dans un grand arbre, les tisserins ont fait leurs nids (*fondi Tisseria Sakalava*).

Nous ne sommes évidemment pas les seuls *vazaha* à attendre le coucher de soleil et je crains que, quelques fortes têtes ne restent au milieu de l'allée au moment crucial où les couleurs seront à leur apogée. Non, mes craintes sont infondées tout se passe bien. Il ne reste qu'à attendre le résultat.

Stop... stop.... Les baobabs au fond des champs, en ombres chinoises sur un disque solaire en or le plus pur, je ne peux pas manquer ça. Je descends rapidement, je coure sans me méfier des ronces, une belle photo vaut bien quelques égratignures. C'est superbe! Quelques mouettes viennent se noyer dans cet or. Je comprends la peur et l'adoration de beaucoup de peuples pour cet astre magique. Il disparaît si vite, comment serait demain s'il ne réapparaissait pas? Ces images magnifiques me gonfle la poitrine, me font chaud au cœur.

Notre brave *jeep* nous ramène jusqu'à l'hôtel. Il ne faut pas se fier aux apparences. Son tableau de bord n'est fait que de fils qui pendent, d'ailleurs il n'y a pas de clef de contact, deux fils collés l'un contre l'autre font le même travail, nous avons toujours démarré "au quart de tour".

Nous sommes couverts de poussière et courbaturés de partout. Nous remercions *Yves* pour l'instruction qu'il nous a donnée et lui, nous remercie pour notre patience et notre gentillesse, c'est la première fois qu'il lui arrive autant de problèmes en accompagnant des touristes.

De nouveau, nous prenons notre repas du soir sur la terrasse du *Paradise* Tout comme hier, nous sommes les seuls clients.

## MERCREDI 7 NOVEMBRE

Le *toyota pick up* est chargé (il fait aussi le ravitaillement de l'hôtel) et à 7h30, nous prenons la route. Le ciel est très bleu et il fait déjà chaud.

Au bord de la route goudronnée, un petit marché où les femmes assises à l'ombre des grands arbres, ont étendu un linge sur lequel elles ont disposé quelques produits. Vient ensuite un petit marché aux zébus.

Un coup de volant à droite et nous voici sur la piste pour *Belo sur mer*. Piste en terre pour commencer, piste de sable ensuite. Il nous faut traverser le canal, puis une rivière avec l'aide des riverains qui guident le chauffeur, puis encore une autre rivière dans laquelle des piquets indiquent le passage possible.

Nous traversons très peu de villages et ils ne sont composés que de quelques huttes. Un seul est assez grand pour avoir : une école, un dispensaire et une maternité!

Parfois, la végétation forme un tunnel au-dessus de la piste, parfois c'est une forêt de *didiéracées*. Ce sont de longues tiges qui peuvent atteindre 6 à 7 mètres de haut. Ces tiges sont recouvertes de petites feuilles vertes, luisantes, au milieu desquelles se caches des épines de 3 à 4 centimètres de longueur. Ces longues tiges regroupées forment de grands arbres. Le grand seigneur, celui qui domine tout, reste le baobab, disséminé au milieu de cette végétation diversifiée.

Des centaines de papillons blancs envahissent la piste. Attirés par quelles plantes ou par quels insectes au goût de miel?

Notre chauffeur ne parle pas le français, ne parle pas tout court, mais, il connaît la route sur le bout des doigts. A 11h30, nous sommes à *Belo-sur-Mer* à l'hôtel *Marina beach*.

Cet hôtel est une petite merveille. Situé dans ce coin de bout du monde, après 4h de piste, nous découvrons un endroit qui ressemble au paradis. La construction de l'hôtel est faite de bois, de palme, de bambou et de roseau. Tout le corps de bâtiment est ouvert sur la mer. Entre la réception et la salle à manger, la piscine repose surveillée par deux tortues.

Pour poursuivre le plaisir, le directeur nous offre le cocktail de bienvenue et nous prenons rendez-vous pour le repas de poissons grillés.

Nos bungalows, également tout en bois, sont constitués d'une grande pièce: salon et chambre, d'une salle d'eau. Devant, une terrasse donne directement sur la mer dont nous ne sommes séparés que par du sable blanc et... quelques rochers qui vont empêcher la baignade. Mes yeux s'agrandissent devant la beauté des couleurs qui s'étendent devant moi. Cela va du menthe très clair au vert émeraude, le tout entrecoupé de banc de sable blanc. Les pirogues à balancier glissent sur cette eau merveilleuse dominée par un ciel d'un bleu intense.

Nous sommes les seuls clients dans la salle à manger et nous nous installons près d'une fenêtre pour ne pas manquer un instant de la vue magnifique.

Sous mes pieds, le sable est extrêmement doux. Tout au bout de la plage, les pirogues des pêcheurs sont rentrées au port. Une forêt de palmiers borde la côte.

Sur une coque de bateau retournée, des enfants jouent et chantent. Timides ils se taisent à notre approche. Pourtant les plus hardis et les plus grands qui arrivent du village nous réclament des stylos, des bonbons et des crayons de couleur alors que je commence à en distribuer (le téléphone Malgache fonctionne aussi bien que le téléphone arabe) et bientôt tous ont leur yeux noirs qui brillent et un sourire qui éclaire leurs visages.

Selon une recette *Bretonne* de *Ludovic Joachim*, les goëlettes sont toujours construites de façon très artisanale. Pas de scie, pas de perceuse (pas d'électricité), seulement une hache, un rabot pour aplanir les planches, un marteau pour enfoncer des clous de 10cm de long entourés d'étoupe dans un trou percé auparavant avec un vilebrequin. Jour après jour, planche après planche, clou après clou, la goëlette se construit à la force des muscles et à la sueur des ouvriers.

Sous les cocotiers, les cochons sont parqués dans des enclos de branchages. Le village est composé de maison en bois ou en roseaux. Les abords sont propres. Les femmes coquettes ont étalé sur leur visage une poudre beige clair qui leur fera une jolie peau.

Toutes les femmes sont occupées : lessive, surveiller le bambin qui fait ses premiers pas, jouer aux cartes à l'ombre d'un *nyme* ou tenir un étal composé de mangues, de fruits de baobabs et

de cacahuètes, vendues par mesures de cuillères à soupe. L'une des femmes fume, c'est une première !

Nous buvons un verre d'eau dans une épicerie qui fait aussi café et à l'occasion dancing. En ce moment la salle est préparée pour la fête du weekend.

Les rues du village sont bien dessinées. Malgré l'heure, 17h, les enfants sont encore au travail dans le bâtiment scolaire .... en béton!

Il fait délicieusement bon sur notre terrasse. Sur fond de soleil couchant rentrent: les boutres, avec leur petite voile carrée en ombre chinoise, les pirogues et, un groupe d'hommes et de femmes qui papotent en pressant le pas (de leur travail ?).

Pour manger de la langouste, nous avons accepté de payer un supplément de 20FFr au menu qui lui est compris dans le prix du séjour.

Le menu est le suivant : Clovis, sorte de coques, langouste, ½ chacun, énorme, pour ma part je ne savais pas qu'il en existait de si grosses, elles sont servis grillées, accompagnées de citron vert, et, mousse au chocolat pour dessert.... c'est trop, beaucoup trop. Comment vont réagir nos estomacs?

## **JEUDI 8 NOVEMBRE**

L'émotion me gagne dès la sortie du bungalow.

Que c'est beau!

Les petits lézards arc-en-ciel courent sur le sable blanc, les bouquets de fleurs blanches du frangipanier diffusent leur parfum suave, les filaos sont bercés par une douce brise et sous un ciel merveilleusement bleu et sur une mer en dégradé turquoise naviguent des bateaux à voile du plus simple au plus fabuleux.

Les pieds nus dans le sable fin, je reste debout à admirer.

Les bancs de sable obligent tous les navires d'importance à emprunter une boucle de mer avant de prendre le large et à passer ainsi devant nous deux fois. Sous la force des pagayeurs, les pirogues avancent très vite et ne passent qu'une fois comme les boutres qui avancent avec l'aide du vent dans leur petite voile carrée. Les goélettes extraordinaires de beauté, de majesté, d'élégance, me laissent bouche bée. Dans un silence agrémenté du seul chant des oiseaux et du murmure des vagues, la vue de ce bâtiment "fait main" ses deux mâts dressés, ses voiles trapézoïdales tendues parallèles à l'aller, de travers au retour, est un enchantement. Ce matin, nous partons découvrir l'autre côté, la partie de la plage opposée au port et au village.

Nous prenons le chemin de terre qui nous conduit directement à une mangrove à fleur d'eau. Des racines deviennent de minis arbres qui vont grandir à l'ombre de leurs parents : les palétuviers. Des têtards glissent juste sous l'eau, tandis que des coquillages, cônes gris de 4cm de long, s'enfoncent dans le sable ou attendent en groupe à l'ombre, hors de l'eau, la montée de celle-ci.

Nous rentrons par la plage.

L'eau est d'un bleu transparent.

Le soleil brille.

Pas un nuage à l'horizon.

Au détour d'une courbe, les rochers disparaissent, quelques jeunes locaux, plongent et remontent sur une barque accostée là sur la plage. Tout près, sur la terre, une paillote leur sert d'abri certainement.

L'eau est délicieusement chaude et tentante, au diable les regards indiscrets. Jean-Yves le premier enlève ses vêtements pour ne garder que le slip de coton. Sans hésiter, je fais de même en ne gardant que slip et soutien-gorge de dentelle. Jacky suit, seule Renée, pudique, reste vêtue, assise seulement les pieds dans l'eau.

Cette eau, chaude, transparente, qui coule sur ma peau, c'est plus que du plaisir, c'est de la jouissance!

Le repas de midi - menu d'office - est à la hauteur de l'endroit. En entrée, crabe émietté (la valeur d'un bol chacun) entouré de carottes râpées. En plat principal, "Aranga" poisson pêché ce matin et préparé avec une sauce noix de coco, accompagné de riz. En dessert, salade de fruits... frais, bien évidemment.

Notre chauffeur est au rendez-vous avec son *pick up Honda*.

Retour par les salines. Immense étendue de petits tas blancs. Tandis qu'un homme se prélassé devant un abri de roseaux, une femme recommence sans cesse les mêmes gestes : prendre le sel sale dans un seau. Le vider dans une passoire en jonc pour le rincer dans l'eau, le remettre dans le seau et l'ajouter sur le tas de sel propre blanc... blanc. La blancheur des cristaux sous le soleil fait mal aux yeux. Combien d'heures par jour passe cette femme à faire ce travail?

La forêt de baobabs bouteilles ne semble plus attirer les touristes, la clôture tombe en ruine et il n'y a plus d'entrée à payer. Les fondations et les murs, de maisons commencées, sont tristement abandonnés. Seuls, imperturbablement, les baobabs, de 10 à 15m de haut, restent debout. Ils sont resserrés en leur sommet, avant le départ des branches qui les coiffent.

Nous retrouvons la piste, la forêt de *didieracées*, les rivières, les villages perdus, les maisons isolées de tout et qui, sur un bout de planche, transformée en comptoir d'épicerie, proposent diverses denrées à vendre. Sur la piste plus dure, notre chauffeur roule comme un fou, je suis presque inquiète, pourtant, un coup d'œil sur l'aiguille du compteur m'indique que nous ne dépassons jamais le 45 km/h.

Enfin, ce soir, de retour à *Morondava*, nous mangeons au *Menabe*, exécution d'un projet que nous avons depuis le premier soir. A *Madagascar*, il faut commander son repas plus d'une heure avant l'heure que vous avez prévu passer à table, c'est la seule façon de manger dans les temps. Ce soir nous ne l'avons pas fait et même si un groupe de jeunes femmes nous distraient en jouant aux cartes tout en buvant du pastis et du vin blanc, nous avons l'estomac dans les talons lorsque nos assiettes arrivent.

## VENDREDI 9 NOVEMBRE

Notre départ pour l'aéroport est fixé à 12h30. Pour avoir notre repas de midi à l'heure, nous commandons au moment du petit déjeuner.

Moment de détente sur nos terrasses respectives, avant que nous allions Jean-Yves et moi, faire une promenade au bout de la jetée. Nous arrivons sur une longue plage. Tout le long de la route, des restaurants, tous plus appétissants les uns que les autres. Nous regrettons de n'être pas venus là plus tôt.

Yves est à l'heure. Il n'a qu'une 4L pour nous conduire à l'aéroport. C'est la seule qui a de l'essence dans le réservoir. Il fera deux trajets.

Décollage, ponctuel également, à bord d'un avion ATR (qui lui a le plein de Kérozène, j'espère!). Un bonbon dans l'avion, comme d'habitude.

Voiture, chauffeur et guide, une charmante jeune femme, nous attendent à l'aéroport de *Tananarive*.

Le nouveau marché artisanal est installé à quelques kilomètres de l'aéroport, nous n'aurons peut-être pas la possibilité d'y revenir alors, pourquoi pas aujourd'hui.

Ce marché est une rue sans fin, bordée de boutiques, construites en bois, elles sentent encore le neuf, collées les unes aux autres. Peu de clients. Les vendeurs et vendeuses, de nappes, pierres, minis vélos et autres, nous attendent de pied ferme. Tous nos "nous regardons", "nous reviendrons" ni font rien, leur espoir dure tant qu'ils ne nous voient pas les talons. Une nappe rectangulaire, de plus de 3mètres de long, toute brodée de bleu, me plaît bien. La vendeuse, sourire aux lèvres, m'annonce le prix : 150.--, c'est trop cher et je n'ai pas envie de me décider maintenant. Je vais noter le No de la boutique pour la retrouver si je reviens. A ce moment là, Jacky me crie 120, je pense qu'il s'agit du prix qu'il annonce pour la nappe, je me tourne vers la jeune femme et lui répète : 120 ! Elle se dépêche de me dire OK et d'emballer le tout. C'est alors que *Jacky* qui n'a rien compris à ma décision m'indique qu'il s'agit du No de la boutique que je voulais noter! Cela nous fait bien rire. Je donne l'argent promis et je suis chaleureusement remerciée.

Le marché aux fleurs situé au bord du lac *Anosy*, ne peut pas malgré la beauté des couleurs et le parfum de ses fleurs, dissimuler la laideur qui se cache derrière, le long des haies qui bordent le chemin au milieu du lac. Les odeurs nauséabondes qui se dégagent ne cachent pas l'usage qui est fait de cet endroit. Les rats courent, de l'eau au chemin, traînant leur museau pointu dans l'herbe, à la recherche de quelques restes. Les enfants viennent vers nous en criant *Vahaza*. Ils sont vêtus de loques, vêtements devenus noirs d'avoir trop servis. D'où viennent-ils, où vivent-ils?

La résidence *lapasoa* est un hôtel à l'ancienne, plein de charme. La réceptionniste seule, est d'une froideur à couper le souffle.

Repas à *la boussole*, restaurant très grande classe situé à deux pas de l'hôtel. L'ensemble est composé de plusieurs petites salles rez et 1er étage que nous ne visitons pas et d'un grand patio. Au-dessus de nos têtes une vigne nous donne l'impression d'être dehors. Le personnel est super sympathique et le dîner excellent. Pour compléter le plaisir de cette soirée, sur les murs sont exposés des tableaux en marqueterie de toute beauté. Des paysages, des scènes de la vie quotidienne sont représentées par des centaines de petits morceaux de bois d'essences et de couleurs différentes. Le travail est d'une grande minutie.

## **SAMEDI 10 NOVEMBRE**

4H45, Jean-Yves frappe à notre porte. Quel lève tôt !

Une charmante employée s'est levée pour nous servir le petit déjeuner à 5h1/2!

Deux jeunes hommes *d'Océanes Aventures* nous prennent en charge et ne nous quittent que lorsque notre enregistrement est terminé.

Tout doucement, *Tana* s'éveille avec le jour. Sur des voies ferrées obsolètes, toute une population grouille, s'étire, coure, se passe le visage sous un filet d'eau de fortune où tout simplement recroquevillée, à même le sol, dans une couverture crasseuse, laisse le jour s'infiltrer à travers leurs paupières. Au milieu d'immondices, de tas de pièces de rechanges en tout genre, qui servent sans doute à faire du petit commerce, les sans abris, les laissés pour compte, ont élu domicile dans cet endroit insalubre. Le long des voies ferrées, coule une rivière dont l'eau ne recouvre ni la vase ni les détritits tombés dans son lit.

Dès que l'on quitte la ville nous retrouvons les fleurs, dans les haies et devant les maisons, les rizières, les collines et la beauté des paysages de cette île de *Madagascar*.

Embarquement à bord d'un 737- 200/300 ....à l'heure.

N'ayant versé aucun arrhes à l'hôtel *Paradis du Nord* avec qui *Jacky* a préparé cette fin de vacances, nous nous posons la question de savoir si quelqu'un va nous attendre?

C'est la surprise, deux chauffeurs sont là, l'un avec un panneau : *M. G....*, l'autre : tient à bout de bras le même panneau avec inscrit : *Mme H.....* Enfin, j'existe! Nous ne tardons pas à comprendre, le chauffeur de *M. Guet*, vient tout simplement récupérer le courrier que nous a remis *Océanes Aventures* à son intention. Je vois de suite le second chauffeur se détendre et retrouver son sourire.

Pas facile de caser nos nombreux bagages dans la voiture, nous devons prendre les petits sacs sur nos genoux.

Le chauffeur sympathique et professionnel, nous donne toutes les explications nécessaires le long du chemin : les écoles, les usines, la végétation etc...

*Eric*, le patron de l'hôtel *Paradis du Nord*, avec qui *Jacky* a mis au point notre séjour ici, nous accueille. C'est un Chinois hors norme. Il en a la douceur, pas le physique. Il mesure environ 1m85 et doit peser plus de 90kg. Il est vêtu d'un t-shirt et d'un short en cotonnade claire.

Nos chambres ne sont pas libres (une histoire de clefs) nous déposons nos bagages dans un lieu sûr et en route pour la découverte de *Diégo Suarez* ou, *Antsiranana*, nouveau nom *Malgache* de la ville.

Je me crois au *Yémen*, sur le trottoir de grands paniers en osier contiennent du khat. Celui-ci est vendu le plus souvent par des femmes. Je donne un cours à mes compagnons : le meilleur, c'est celui-ci avec ses feuilles petites et brillantes. Mes connaissances font sourire la vendeuse qui qu'acquiesce.

Le marché touche à sa fin. La viande est devenue brune sur les étals, certains morceaux de steak son encore recouverts de la peau et des poils de la bête. Les abats: cœur, foie et même boyaux étendus en plein soleil sont loin d'être ragoûtants. Et nous avançons le pas vers le coin des fruits et des légumes. Un grand choix et tous bien présentés. Dans des bouteilles placées en plein soleil se préparent les achards : mangues, piments et citrons coupés en petites lamelles macèrent avant de servir d'accompagnement au poisson et au riz.

La ville a dû être très belle. Les bâtiments ne sont plus qu'un pâle reflet de ce qu'ils ont été. Grâce aux banques qui en ont fait leurs agences, ceux de la rue *Colbert*, avec leurs façades blanches, leurs colonnes, leurs petits balcons nous donnent une image de leur élégance.

L'hôtel de la Marine doit être restauré. Le travail va être énorme. Les palmiers, dans le patio sont devenus géants. La végétation a pris possession de toutes les fissures des murs. Le toit est inexistant et les crevasses dans les murs sont comme des cris d'impuissance.

Le parc, tout près, le long de la mer, se refait, pavé après pavé, *mora....mora...*

La statue du *Maréchal Joffre*, veille sur la baie, cette baie souvent comparée à celle de *Rio*.

Après avoir montré patte blanche, nous pénétrons dans l'enceinte du port. A grand coup de bennes les thons sont débarqués. Au fond du port, des carcasses de navire, au fil des ans, déposent leur rouille.

Dans cette ville de *Diégo*, les races et les ethnies représentées sont impressionnantes. Ce port ouvert sur le monde a attiré les asiatiques, les africains, les européens, etc... L'amour et les accouplements ont favorisé un métissage extraordinaire. Les croyances et les religions, complètent encore ce *melting pot*, telle ces femmes vêtues de robes longues en voile fluide, de coloris pastel vert ou rose avec capuche. De quelle secte ou religion font-elles partie?

A l'Alliance Française, une exposition de photos montre la ville avant 1972, au temps de la présence française. C'était une belle ville où évoluaient des personnages élégants. Est-ce possible que tout ait changé en si peu de temps? Les enfants, par des collages, des dessins ou des textes ont donné leur recette pour retrouver une ville formidable " comme avant". Sont-ils des réalistes ou des utopistes?

Les 4L font la queue devant la station d'essence dans l'espoir d'être alimentées. Le soleil couchant enflamme le minaret de la mosquée. Une toute petite épicerie familiale est encore ouverte pour nous vendre le jus d'orange indispensable à la fabrication de notre punch. Le menuisier a exposé, sur le trottoir, ses lits en bois massif, attendant un éventuel acheteur. C'est une soirée ordinaire dans une ville qui ne l'est pas.

Conseillés par le père d'*Eric* pour notre repas du soir, nous mangeons asiatique et c'est délicieux. La serveuse, qui ce matin était réceptionniste, est une jeune fille noire, dynamique, efficace et souriante.

## DIMANCHE 11 NOVEMBRE

*Eric* nous a réservé son 4x4, avec de l'essence! Point important, c'est une denrée rare, les touristes de Nouvelles Frontières, eux, devront rester là, ils n'ont plus de carburant à mettre dans leur propre véhicule.

C'est *Congo* qui nous accompagne pour la journée et qui va nous faire découvrir les baies de la côte est.

A part celles qui ont eu la chance d'être achetées par de riches industriels ou commerçants, les maisons coloniales sont toutes décrépies. L'ancienne base militaire n'est pas mieux. Pourquoi le gouvernement Malgache n'a-t-il pas, tout de suite après le départ des militaires français, trouvé une utilisation pour ces bâtiments ? Il y a tant de gens à la rue dans ce pays que cela, pour moi, est une aberration.

*Congo* a des yeux de lynx. Il conduit et cela ne l'empêche pas de distinguer, sur la branche d'un arbre un caméléon gris - *un ascalite* - qui peut atteindre 67cm. Celui-ci ne les fait pas et nous admirons le coup d'œil de notre chauffeur.

*Congo* n'est pas seulement zoologiste, c'est aussi un botaniste. Nous en avons fait l'expérience avec *Lala*, les chauffeurs, ici, ne sont pas des conducteurs ordinaires, Ils sont aussi guides. Ils connaissent tout de leur pays et sont à même de renseigner le touriste sur tous les sujets qui l'intéressent. On sent leur besoin de développer ce secteur économique et de faire de leur pays une île ouverte sur le monde et à la hauteur des plus exigeants.

Au bord d'une piste en latérite parsemée de trous - *lavaca* - un *arcadier* est couvert de fruits. A l'intérieur de cette écorce verte luisante : la noix de cajou, qui fera le régal de nos apéritifs.

Les très jolies fleurs mauves sur les buissons, font partie de la famille des *euphorbiacés* et s'appellent des *crytosésias*. Un puits de science ce *Congo*!

La baie des Français : immense feston blanc ourlé de vert. Plus loin, la mer d'Emeraude, ainsi appelée à cause de sa couleur verte, une mer dans la mer, du vert parsemé de petits moutons blancs d'écume.

Nous avons refusé de réserver un restaurant en ville (*Congo* n'a pas été très convaincant) pour accepter sa proposition de manger sur la plage de *Ramena*, Chez une *Malgache*. Nous sommes dimanche mais, grâce (pour nous) au manque d'essence, il n'y a pas foule sur la plage de

*Ramena* contrairement à l'ordinaire. Des mères de famille et leurs enfants, jupes relevées pour les filles, pêchent à la traîne au bord des vagues.

Le sable est extrêmement fin et blanc et les vagues viennent mourir doucement sur la plage. La couleur de l'eau de transparente au bord des vagues s'en va crescendo en turquoise pour finir émeraude à l'horizon. Les palmiers bordent la plage. Au fond les pirogues et les barques des pêcheurs attendent demain matin pour repartir. Les zébus trouvent leur repas dans la végétation qui pousse au bord du sable.

Un coin de paradis.

Seul un vent violent perturbe la bronzette. Allongée sur la plage, les grains de sable viennent cingler la peau. L'eau est délicieusement chaude et le sable doux sous les pieds permet la baignade en toute volupté.

Les enfants viennent nous voir. Ils ont toujours quelque chose à nous vendre. Nous n'avons besoin de rien et c'est nous qui leur faisons des cadeaux. Une boîte à bulles fait l'émerveillement d'un garçonnet. Le vent perturbe l'envol des bulles multicolores, cela ne fait rien un sourire éclaire son visage et ses yeux brillent de mille étincelles. Une jolie adolescente, toute vêtue de blanc - elle s'appelle *Véronique* - reste assise avec nous, elle nous annonce que c'est sa grand-mère qui nous fait le dîner.

C'est l'heure. Dans un abri en dur, couvert de tôles, une "*gargotte Malgache*" selon l'expression de *Congo*, autour d'une grande table, nous mangeons face à la mer. Nous sommes servis comme des rois, par *Congo*, *Véronique* et son frère.

Au menu : salade de tomates, riz avec bouillon de poissons et de brèdes, poissons grillés accompagnés d'achards et de sauce tomates, en dessert, des mangues juteuses et parfumées dont l'odeur attire rapidement les zébus très friands de ce fruits. Ils étirent leur cou au maximum pour attraper les peaux dont ils devront se contenter.

Le travail terminé, la grand-mère vient recevoir les compliments, bien mérités, pour son repas. Une photo *polaroid* de toute la famille et nous les quittons avec du bonheur sur leurs visages.

Nous poursuivons notre tour des baies : celle des *Dunes*. Un peu de marche à pied et le franchissement d'une dune nous fait découvrir la baie des *Pigeons*. Debout en haut du promontoire, le visage fouetté par le vent, je regarde émerveillée, la beauté du site. Tout ces festons blancs, bordés de turquoise et le ciel qui se noie dans l'océan à l'horizon, c'est extraordinaire. Que d'émotions devant ces belles images !

A travers cette garrigue *Malgache*, *Congo* ne tarit pas d'explication sur la végétation, ici, c'est un très très gros baobab qui a poussé au milieu d'une forêt de branchages de toutes sortes. C'est un *Adansonia Ceresensis*, typique du nord de *Madagascar*.

Notre dernière baie sera celle de *Sakalava*. Je pose mes sandales contre une branche et je cours marcher dans le bord des vagues. Le vent qui chante dans les arbres, le roulis des vagues qui viennent s'échouer contre mes jambes, c'est un délice et je me sens seule au monde, dans un univers parfait.

*Congo* a présumé de son 4x4. Il s'enlise. Il faut l'aide de deux locaux et de la *mitsubishi* de deux *Vahazas* pour le sortir de ce pétrin.

Sur le chemin du retour, en contrebas de la route, un rassemblement nous interpelle. C'est un combat de boxe *Malgache*, divertissement classique d'un dimanche.

Coucher de soleil, enfin presque, sur le pain de sucre et retour au *Paradis du Nord*.

J'ai trouvé cette journée merveilleusement belle. Ce soir, j'ai la tête pleine de blanc et de bleu. Les poumons gonflés d'un air revigorant. Le cœur qui bat de plaisir et d'enchantement.

# LUNDI 12 NOVEMBRE

Notre charmante serveuse est là. *Renée* et moi, lui offrons des échantillons de parfum et de rouge à lèvres. Nous ne pouvions lui faire plus plaisir, elle nous remercie chaleureusement et vient nous embrasser alors que nous sommes sur le point de monter dans la voiture.

*Congo* et *Philippe* seront nos accompagnateurs et ils auront trois jours pour nous faire découvrir le massif de *l'Ankarana*.

Nous avons beaucoup de chance : *Congo*, nous avons fait sa connaissance hier et nous sommes ravis de le retrouver ce matin et *Philippe*, connaît particulièrement bien le massif pour être de l'ethnie des *Ankarana* lui-même et pour avoir accompagné une équipe de la BBC pendant un an pour la sortie d'un film. Il a également travaillé avec l'équipe *Cousteau*, un grand océanographe français et même avec *Nicolas Hulot* expérience dont il ne garde pas le meilleur souvenir.

Il est 9h30 lorsque nous partons. "nos hommes" ont réglé les factures et la voiture a dû être chargée de tout ce qui va nous falloir pendant ces trois jours. Et, pour les *Malgaches*, même les meilleurs, le mot "organisation" est un mot inconnu.

Les paysages changent sans cesse le long de la route. A la savane suit une plaine oasis, la rivière coule et fait le bonheur de jeunes hommes qui se baignent nus. La végétation y est tropicale : palmiers, bananiers, litchis couverts de grappes de fruits qui pendent bien rouges.

Les *Tsingy* rouges valent bien un détour. Il faut beaucoup d'habileté pour conduire sur cette piste : trous, roches, descentes vertigineuses, il faut assurer.

Des fruits bien ronds, verts comme des oranges pas mûres pendent au bout des branches d'un arbre, ces fruits contiennent de l'eau ce qui peut sauver le voyageur démuné.

Rouge, c'est vraiment rouge. Dans le lit d'un ancien lac ou d'une ancienne rivière, l'eau, en quittant les lieux, a emporté avec elle des milliers de grains de sable et de terre ne laissant apparaître que des pointes de roches coralliennes. Du rose au brique, ces roches forment des tableaux changeants à chaque pas que je fais au bord du canyon. Nous ne nous ne lassons pas d'admirer et *Philippe* doit nous rappeler que nous ne sommes pas au bout du voyage.

Nous retrouvons la route. Sur notre droite, la montagne d'Ambre et son volcan qui, il y a plus d'un million d'années a craché sa lave répandant en pluie ses pierres volcaniques jusqu'à 40 cm d'épaisseur sur toute la pampa.

Nous prenons notre repas de midi au village de *Rivoran*, dans une "gargotte" qui reçoit avec panier repas.

Les palmiers raphia sont nombreux et les maisons des villages sont construites en planchettes de ce bois extrêmement léger. Les villages sont propres, très calmes

en ce début d'après-midi. Les femmes et les enfants, nous les retrouvons sous un arbre à palabres. Comme chaque jour à cette heure, elles se retrouvent pour faire leur travail. Les unes pilent, les autres brodent et nous, nous leur apportons un peu de distraction. Pour les photos, elles vont chercher l'aïeule.

C'est encore une belle femme aux cheveux blancs qui recouvre sa chevelure d'un voile.

Partout des forêts s'élève la fumée des arbres que les villageois coupent et brûlent pour faire du charbon de bois qu'ils pourront vendre pour se faire un peu d'argent. Ce sont aussi, parfois, des grossistes qui font travailler les petits paysans qui, sans amertume, sacrifient des essences rares, des arbres qui ont mis plus de cent ans à devenir ce qu'ils sont : palissandre, bois de rose, bois d'ébène etc...

Nous arrivons au camp, au pied du massif, dans une lueur irréaliste de coucher de soleil un soir d'orage.

*Philippe et Congo* s'occupent de tout pendant que nous courons après les lémuriens. Des *lémuriens couronnés*. Gris pour la femelle, brun pour le mâle. Ils semblent se moquer de nous avec leur agilité et leur rapidité à sauter de branche en branche.

Tout est prêt lorsque, au bout d'une demi-heure, nous revenons à la base. Les toiles de tentes sont montées, chacune sur un emplacement rempli de sable et surélevé d'une dizaine de centimètres, pour décourager les scorpions? Ils sont paraît-il nombreux dans cette région. A l'intérieur deux matelas, deux draps et deux oreillers. Nous ne sommes pas habitués à du camping aussi confortable.

*Congo* s'affaire au-dessus du brasero à faire cuire la soupe et le couvert est mis. Il ne nous reste qu'à prendre l'apéritif tous ensemble : punch pour tout le monde. Pendant ce temps, *Philippe* nous raconte l'histoire de son peuple et celle du roi, son oncle dont le grand père était *Bourguignon*. Ce roi rêve de venir à *Dijon* sur la tombe de ses ancêtres.

Le repas est délicieux : soupe chinoise, poisson grillé ( que je trouve farineux contrairement à mes compagnons qui se régalent), riz et bananes flambées. Le luxe en pleine nature. Trop, c'est trop... Je sens d'ailleurs mon estomac barbouillé... le poisson peut-être?

Sous la toile, le drap de cotonnade recouvre ma nudité et protégera mon corps de la fraîcheur du petit matin.

Bercée par le vent qui souffle en rafales dans les feuillages, je sombre dans un bienheureux sommeil.

## MARDI 13 NOVEMBRE

Après les intestins qui m'ont fait courir au réveil, c'est l'estomac qui n'est pas en pleine forme. Le poisson d'hier soir ? Je déjeune légèrement et, je pense que ça va passer!

Il faut une heure de piste cahoteuse pour atteindre le camp de départ pour la promenade jusqu'aux *Tsingy* en passant par le lac vert.

Les lémuriens sont parfois attirés par le bruit des voitures, Ils espèrent que nous aurons à manger. Ce matin ils doivent être rassasiés, rien, "pas la queue d'un".

Un perroquet tout au sommet d'un arbre croasse. Il s'appelle *Vahaza*, le surnom des touristes vient de ce perroquet, les premiers blancs étaient des Italiens, très bavards comme il se doit, et ils ont, aux indigènes, tout de suite fait penser à ce perroquet qui l'est tout autant.

Dans le sous-bois, une mangouste : nez allongé, corps fin d'environ 20cm de long, sa queue est plus longue que son corps et elle est rayée noir et beige.

Deux petits lémuriens bruns, des lémuriens nocturnes, nichés à la fourche de deux branches, dorment, leurs yeux ronds grands ouverts. Ils semblent des peluches oubliées là par quelques enfants étourdis.

Les oiseaux sont nombreux. Rouge à tête bleue: le gobe mouche de *Madagascar*. Un petit noir: le *Dyal*. Il y a aussi le *Coua huppé*, la *huppe facinée* avec sa haute crête et trois oiseaux genre petites pintades: les *Mésites variées*, variété endémique de *Madagascar* et qui ne se trouve plus que dans ce massif.

L'estomac a pris le relais des intestins, les nausées et les crampes me coupent le souffle. Je ne continue le chemin qu'après une pause, sur les conseils de *Philippe* et avec l'aide de *Jacky*.

Ils ont bien fait d'insister, nous ne sommes qu'à cinq minutes du lac vert, du sommet des *Tsingy* et des lémuriens polissons!

Polissons, ces lémuriens blancs et gris le sont. Dès qu'ils entendent le bruit des paquets de figues et de biscuits, ils accourent, grimpent sur les genoux, sur les épaules, mordent si nécessaire pour obtenir la friandise. A peine le temps d'éprouver du plaisir à sentir la chaleur de l'animal qui a sauté sur mes épaules, de sentir ses poils qui chatouillent mon cou, que... hop! il est déjà reparti!

Vu du haut, les *Tsingy* sont impressionnants. Débarrassé du sable et de la terre au fil des siècles, le granit s'est transformé en pics, en lames de rasoirs, dressés vers le ciel.

7km500 de marche à pied pour arriver jusqu'à la voiture. Il me semble que je n'y arriverais jamais. J'ai l'estomac au bord des lèvres et les jambes qui flageolent. *Philippe et Jacky* ont pris l'un mon sac, l'autre mon appareil photos pour me soulager.

Ces kilomètres n'en finissent pas.

L'heure de piste dans le 4x4 est aussi une épreuve difficilement supportable.

Dès que nous arrivons au camp, je saisis une bouteille d'eau et une bouteille de coca, c'est tout ce que j'ai le courage d'avalier et je m'allonge sous ma toile de tente.

J'émerge tout juste, lorsque le reste du groupe revient de la grotte où se trouve une piscine naturelle qu'ils sont allés visiter.

Mes yeux ont à peine la force de s'ouvrir pour le coucher de soleil, pourtant particulièrement beau.

Au cours d'un précédent voyage, un ami médecin, donnait comme recette à chaque malade « une bonne nuit et demain tout ira bien ». J'espère que ce sera la bonne recette pour moi aussi aujourd'hui.

## MERCREDI 14 NOVEMBRE

C'est vrai, je me sens presque en forme ce matin.

Pendant que *Congo* range tout, nous partons sous la houlette de *Philippe* visiter la grotte d'*Andrafiabé*. Une heure nous a-t-il annoncé. Je fais confiance à ma forme, je pense tenir le coup. En route.....

Seules nos voix troublent le silence de ces grottes et le sommeil des chauves-souris.

Pour se protéger des *Merida*, au début du 19ème siècle, le peuple *Ankarana*, s'est réfugié dans ces galeries. Depuis, des cérémonies y ont lieu régulièrement. Le squelette du roi de l'époque est encore allongé sur le sol à quelques pas des stalactites.

Vu du bas, les murs de *Tsingy* ne sont pas moins impressionnants que du haut.

La promenade dure deux heures et je suis contente de rentrer.

Nous quittons le camp par une piste défoncée et poussiéreuse, à travers des champs de canne à sucre. Mon sac supporte mal les secousses et tombe de la galerie sur la piste. Heureusement, les nappes ne craignent rien, et le sac relevé, plus beige que noir, pour les 29.90CHF qu'il m'a coûté ne va pas aggraver mes douleurs d'estomac!

La Reine est absente de son village d'*Ambatoharanana*. Sa première maison est en pisé avec un toit en tôles offert par *Sadi Carnot*. Au milieu du village l'emplacement où a lieu tous les cinq ans la fête de *Tsangantsainy* : érection du mât royal et circoncision collective.

*Philippe* nous considère comme des clients de marque, il tient à nous présenter au roi des *Ankarana*: *Tsimirio 3*. Lui même fait partie de ce peuple et le roi est son oncle! (pas son cousin)

Nous avons beaucoup de chance, il est chez lui.

Chacun se déchausse.

*Philippe* salue le souverain avec beaucoup de déférence, avec tout le respect dû à un monarque.

Nous essayons de faire aussi bien.

Devant ce personnage bedonnant en tee-shirt et short, nous avons un peu de mal à imaginer un personnage de sang royal! (nous sommes loin du chichi de la cour d'Angleterre). Nous sommes reçus dans sa salle à manger, luxueuse pour un habitant d'*Ambilobe*, désuète pour nous.

Des liens particuliers unissent ce peuple, ce roi, aux *Français* : le grand-père *Bourguignon* et le sabre en or offert par (encore lui) *Sadi Carnot*. Ce sabre est exhibé lors des grandes cérémonies.

Nous ne pouvons nous empêcher de sourire lorsque, sur le pas de la porte, au moment des adieux, cette majesté nous glisse à l'oreille, qu'il possède des terres à *Nosy Be* et que, si nous connaissions des investisseurs, il serait heureux de rentrer en pourparler. Les affaires sont les affaires!

*Congo* a tout préparé pour le pique-nique que nous prenons sous un manguiers. C'est la pleine saison et les arbres sont couverts de fruits, juteux et goûteux à souhait.

Plus nous approchons de la côte, plus la végétation devient dense : plantations de caféiers, de cacaoyers, des palmiers raphia, des arbres du voyageur et, dans tout ce vert, *Congo* arrive encore à voir un caméléon.... vert, que nous-mêmes, malgré ses indications avons du mal à distinguer.

La végétation équatoriale fait place à la mangrove, une mangrove qui s'étend sur des kilomètres et des kilomètres, jusqu'au port de *Ankify*..

*Philippe* et *Congo* se réjouissent de retrouver femmes et enfants dans la nuit. *Congo* craint seulement les zébus qui, dès la tombée de la nuit, s'allongent au milieu de la route pour profiter de la chaleur de celle-ci. Ils vont repartir pour *Diégo* dès qu'ils nous auront déposé.

A moins que.... le programme ne diffère.

Et c'est le cas.

*Eric* leur a fait parvenir tout ce qu'il faut pour prendre en charge un couple de touristes et leur faire refaire, en sens inverse, le programme que nous venons de terminer. Il leur faut beaucoup de courage pour, après cette longue journée, repartir pour trois jours de piste, de camping, de cuisine et d'explications. Comment pourront-ils avoir la même bonne humeur, le même enthousiasme qu'ils ont eu avec nous?

Nous avons fait connaissance avec celui qui sera notre hôte sur l'île de *Nosy Be* : *Christian*. C'est un homme dynamique d'une quarantaine d'années, un Français établi sur l'île depuis 15 ans.

Pendant toutes ces années, il a connu toutes sortes de difficultés : douane, police, difficultés pour obtenir des papiers, personnel incompetent, les incontournables bakchichs pour tout et rien etc... Alors, le manque d'essence d'aujourd'hui, il le prend avec philosophie.

Sur le parking, une 203 poussive, dégage une fumée noire, elle démarre poussée par 10 personnes qui se précipitent pour monter à bord par la vitre arrière. Les derniers sont assis sur le rebord du capot et se tiennent au toit. C'est ça, la débrouille *Malgache*!

Une heure et demie que nous attendons, mes jambes me rentrent dans le corps. Faute de carburant, la navette ne viendra pas nous chercher. *Eric* se démène, regroupe quelques touristes dans le même cas que nous et trouve un hors-bord qui accepte, à prix d'or, 450.000 FM, de nous faire traverser.

Nous sommes dix en tout. Juste le nombre des gilets de sauvetage que nous enfilons.

Faux départ, le conducteur à oublié de rendre des clefs, nous faisons demi-tour au bout de 100mètres. Il jette les clefs par dessus bord à un copain qui les récupère dans la mer.

La houle s'est levée. les vagues ont des creux d'au moins deux mètres.

La coque du bateau s'élève au dessus des vagues et retombe en claquant, tout comme nous sur le banc de bois. Je dois, comme les autres passagers sans doute, m'accrocher de toutes mes forces pour ne pas être rejetée en arrière par la vitesse.

Brusquement le moteur s'arrête.

Nous sommes en pleine mer.

Je mesure la distance qui nous sépare de la côte. A la nage, pour moi, c'est exclu mais, pour des secours, c'est possible, pas de panique. D'ailleurs le moteur redémarre déjà et nous décollons en faisant de plus belle clac...clac...clac!

Je suis complètement saoulé et vidée par le bruit et la fatigue lorsque nous arrivons au port.

Deux 4L nous attendent au port *d'Hell ville* : celle de *Christian* et celle d'un ami taxi, *Claude*.

Déception, nos bungalows ne donnent pas sur la plage et nous devons passer par l'extérieur pour partager l'unique salle de bain aux deux logements.

La plage est à cinquante mètres.

Une plage longue avec un sable fin et des tas de détritiques sous les cocotiers.

Pas d'eau chaude pour la douche. Cette eau froide me donne des frissons, c'est plus que ce que je peux supporter ce soir et j'ai envie de crier et de pleurer.

Repas à la table d'hôte, en compagnie de *Christian*. Menu : ti-punch, salade de concombre et carottes, cari de crabes d'eau douce, riz et fruits. J'essaie de picorer un peu de crabe et de riz et je m'éclipse en m'excusant. J'ai la chair de poule, je grelotte et je n'ai qu'une hâte, me glisser dans mon lit et dormir.... dormir!

Encore une nuit de plus peut-être?

## JEUDI 15 NOVEMBRE

Le jardin est agréable, des parterres de fleurs et des bougainvilliers partout. Il fait bon y prendre le petit déjeuner.

Plage pour *Rénée* et moi. Nous sommes les seules touristes sur cette grande étendue de sable.

Une fillette d'environ dix ans vient s'asseoir près de nous. Elle a une très vilaine cicatrice au genou. Elle répond à nos questions par de timides hochements de tête ou d'aussi timides "oui". Comprend-elle le français?

Vient une vendeuse: *Lucie*, 22 ans, célibataire, jolie et apparemment instruite. Elle vend des foulards, des pagnes, des napperons, etc... Elle fait aussi des massages et soulève mes dernières réticences en m'expliquant qu'elle a appris les massages à l'école des soeurs où, après les cours de gymnastique, chacune devait masser sa compagne d'après les conseils du professeur afin de supprimer toutes éventuelles courbatures.

Je lui fais confiance. J'ai raison. Elle a des doigts de fée et des connaissances de professionnelle. Elle est, en plus, d'une très grande gentillesse. Elle voudrait être coiffeuse. Hélas, dans ce petit village il n'y a personne pour lui apprendre le métier et comment se rendre à *Hell-ville* quand on n'a pas d'argent? Enfin, 22ans (elle ne les fait pas) et ne pas avoir d'enfants, ici, cela tient du miracle.

Repas au village. Pour 35000FM, nous avons : trois poissons grillés ( je me contente de deux cuillères de riz que j'avale avec difficulté), des brèdes, du riz, deux bières, une bouteille d'eau et trois bananes!

Après un peu de repos sur nos terrasses nous partons vers le village, chargés de nos derniers cahiers et médicaments. Jean-Yves et Jacky ont rencontré ce matin l'une des institutrices et elle nous attend.

Vouloir prendre un raccourci n'est pas une bonne idée. Toute, ou presque, la population du village revient d'un enterrement en traversant pieds nus la rivière aux eaux troubles qui nous bloque. Demi-tour par la plage où cette eau s'écoule en petits filets absorbés par le sable.

Le village est propre, parfois même coquet. L'épicerie est "clean" et tenue par une bonne Vahaza T. 52-54 blonde et maquillée. Les petits ateliers fleurissent de partout. Les orfèvres qui, avec pinces et tenailles, fabriquent des bagues, des bracelets et des colliers en argent. Les sculpteurs qui, d'un morceau de bois de rose font des crabes et des tortues. Plus loin, d'autres montent des miniatures de bateaux et les femmes, elles, brodent encore et toujours. Ici toutes les broderies sont sur coton blanc et faites aux points de boutonniers. Ensuite le tissu est découpé entre les points et donne de la dentelle.

Jacky prend un cours avec une charmante jeune femme, comme ça, il pourra occuper ses soirées de *Diges* au coin du feu cet hiver.

Une famille a endimanché ses deux fillettes, pour attirer l'attention. Ils ont réussi. Nous nous arrêtons et là, le père nous montre une radio de l'oesophage de la plus petite des fillettes. Elle a avalé une pièce de monnaie qui est bloquée en haut de ce tube digestif. Tant que ses parents n'ont pas réuni l'argent nécessaire, l'hôpital ne fera rien. Vérité ou chantage?

La maîtresse nous attend. Nous sommes invités à nous asseoir sur sa terrasse pour papoter. Elle prend avec plaisir la goutte d'eau de fournitures scolaires que nous lui apportons. Les besoins sont énormes pour cette école de 1000 élèves. Dix sept institutrices et un directeur se partagent l'enseignement des enfants. Celui-ci se fait en deux séries : une moitié des enfants vient en classe de 7h30 à 11h30, l'autre moitié de 14h à 17h. La classe de 11ème compte 80 enfants, cette classe est mal orientée et dégage une odeur de "fauves" " ça pue !" nous dit l'institutrice en se pinçant le nez. Une nouvelle classe était prévue pour la rentrée. Les enfants ont été inscrit. Hélas, l'argent a disparu et la classe n'est jamais sortie de terre. C'est aussi ça *Madagascar!*

Cette institutrice vit avec un collègue *Italien*. Un jour, sa femme, *Malgache*, est partie avec tous ses biens. Lui seul, elle seule également, ils ont pensé qu'ensemble ils pourraient être bien. "ça va pas si mal et il est gentil avec les enfants" nous dit-elle. C'est aussi ça *Madagascar!* Il enseigne à 15km de là, depuis une semaine, sans essence à mettre dans le réservoir de la voiture, il reste là et en profite pour construire un poulailler. Ce n'est qu'en faisant pousser quelques légumes, en élevant quelques volailles, que chaque famille, même celles des instituteurs, subsiste. C'est, malheureusement, encore ça *Madagascar!*

Retour par de petites ruelles. Les joueurs de pétanque se déchaînent dans des parties acharnées. Il ne manque que le pastis pour se croire sur la côte d'azur.

En passant, nous commandons notre repas au restaurant "la Belle Plage" situé face à la mer et apparemment vide de clients. Une tortue de plus de cent ans : Caroline, déambule dans le jardin. Mon appétit revient. Ce sera : quatre filets de zébus, deux frites, deux légumes. Le cuisinier est d'accord, rendez-vous à 19h30.

Surprise, le garçon nous rejoint, il ne reste qu'un filet de zébu.

Une brochette? Oui. Alors un filet et une brochette.

Non, pas un filet et une brochette.

Oui, un filet. Oui, une brochette.

Non! C'est un dialogue de fous, jusqu'à ce que nous comprenions. Il reste de quoi faire un filet ou une brochette.

Alors, ce sera quatre filets de Mérou, poisson péché ce matin.

Le garçon repart, le sourire aux lèvres avec cette nouvelle commande.

Toilette, Christian nous a chauffé de l'eau.

Apéritif sur notre terrasse. Avec la tombée de la nuit, les fleurs exhalent leur parfum.

Nous partons au restaurant, par la plage, il fait nuit noire, très noire et nous n'avons pas pris de lampes de poche! Nous retrouvons "la belle plage". L'endroit est joli, très joli. Six clients en tout au cours de la soirée. Le repas est délicieux, très bien présenté. Seul un employé désœuvré qui regarde un match de foot à la télévision dans un coin de la salle gâche un peu cet agréable moment.

Retour par le même chemin.

## VENDREDI 16 NOVEMBRE

8h, *Claude* et sa 4l sont là pour nous faire découvrir toute l'île. Nous avons une passagère supplémentaire, une ravissante fillette de 3ans. *Diana*, la fille de *Claude*.

Nous confirmons nos billets de retour, il est temps d'y penser.

Nous faisons le change en pleine rue. Enfin, l'échange de billets se fait, tout de même, discrètement dans la voiture.

Nous jetons un coup d'œil au marché aux nappes. Elles sont toutes plus belles les unes que les autres.

Nous achetons du rhum, au détail, chez l'épicier Chinois. Je goûte le blanc, le brun, le coupé, le vanillé. A dix heures du matin, ça dégrasse.

Détour pour découvrir les ruines de la mosquée Indienne : *Marodoka*. Ces murs, entourés d'une végétation folle, ont gardé de la classe, le respect d'un édifice religieux. Un arbre dont les branches sont devenues, chacune, des troncs, ont rendu anonyme le tronc d'origine.

Il n'y a pas que les distilleries de rhum à *Nosy Be*, il y a aussi celles des végétaux, comme : le poivre, la citronnelle, la vanille et surtout... *l'ylang-ylang*. Les plantations de cet arbre sont partout sur l'île. Les branches longues et feuillues sont couvertes de la fleur jaune-verte assez difficile à repérer pour un amateur. Son odeur suave et sucrée est facilement reconnaissable. L'extrait de *l'ylang-ylang* entre dans la composition de beaucoup de parfum.

Repas "*chez Louissette*", au bord de la plage d'*Andiana*. Une baie de sable blanc, baignée d'une eau turquoise et bordée de cocotiers.

Je retrouve la *Nosy Be* qui m'a fait rêver sur les photos des magazines. Les vendeuses ont étendu leurs nappes et leurs tee-shirts sur des fils comme une lessive.

Nous nous régaloons d'une petite langouste grillée, servie avec citron et riz.

Sieste sur la plage et bain de mer, eau chaude et claire oblige!

16h30, nous retrouvons *Claude et Diana* pour la fin de la visite, et surtout pour le coucher de soleil du haut du *Mont Passot*.

L'île est parsemée de lacs. Le premier, le lac *Anzavabi* ou lac aux crocodiles, que nous n'avons pas la chance d'apercevoir. Le second, le lac *Pmapasa*. Nous arrivons un peu tôt pour le coucher de soleil, mais, pour économiser le carburant, nous ne ferons pas de détour.

La vue est belle. Mer et lac sont en osmose à travers la fumée d'un feu. Derrière nous les formes de l'île s'adoucissent sous l'éclairage rasant du soir. Une brume s'est levée au-dessus de la mer et "pastellise" les couleurs du couchant faisant disparaître les contours de la côte.

Repas chez Christian : salade, poulet coco et bananes au sucre.

# SAMEDI 17 NOVEMBRE

Moment de panique lorsqu'à 9h30, *Claude* vient nous chercher avec une seule 4l.

Comment allons nous faire?

La débrouillardise *Malgache* va-t-elle suffire?

Oui, encore une fois. Dans cette toute petite voiture, avec beaucoup de calme, *Claude* arrive à caser nos.... 95kg de bagages et nous trouvons encore la place pour nous asseoir : trois à l'arrière et deux à l'avant. Lorsque, sur le trajet, *Claude* nous informe qu'il a rempli le réservoir avec de l'essence deux temps, faute d'avoir trouvé de l'essence normale, nous avons hâte d'arriver à l'aéroport. Je me sens mal à l'idée de pousser!

Ouf.... nous y sommes!

Face à l'aérogare, sur toute une rangée des boutiques vendent des Achards. Cela donne un joli mur de couleur.

Contrôle électronique et manuel et.... attente. 12h15, décollage à bord d'un *boeing 737*.

Nous voici de nouveau à *Antananarivo* et, hélas, pour nos deux derniers jours de vacances sur l'île. Selon l'accord téléphonique avec "*Madame Lala*", *Rivou*, chauffeur, employé de *Lala* nous attend et nous conduit à l'hôtel *Mellis* où nos chambres ont été retenues.

*Rivou* reste à notre disposition. Nous profitons de monter au sommet de la plus haute colline de la ville, là où les rois *Merina* ont fait construire leurs cases et leurs palais. Sous l'égide des architectes : *Jean Laborde*, le Français et *James Cameron*, l'anglais, le Palais de la Reine a été construit en bois puis en pierres. Détruit par un incendie il y a quelques années, il ne reste que les hauts murs en arcades qui donnent une idée de la grandeur de l'édifice.

Du haut de cette colline, de ce quartier du *Rova*, la vue sur la ville est superbe : Le stade, le lac *Anosy* et sa couronne de *Jacarandas*, l'avenue de l'indépendance et, au loin, les étendues d'un vert intense qui sont des cressonnières.

*Rivou* nous reconduit à l'hôtel et devant notre envie de partir à la découverte de *Tana* à pied, nous conseille de tout laisser dans nos chambres et de partir les mains dans les poches.

L'insécurité règne. Il est bien difficile, pour tous ces gens des rues, sans la moindre ressource, de ne pas être attirés par le luxe que représentent les touristes que nous sommes.

A peine suis-je sur la rue de l'Indépendance que je me laisse, encore une fois, séduire par le baratin de deux jeunes femmes, sympathiques et ... j'achète deux nappes!

Sur la partie centrale de l'avenue des groupes de jeunes se produisent en spectacle, soit avec leurs rollers soit en faisant du rap.

La librairie *Paoli* est maintenant ouverte et nous cherchons, en vain, la documentation sur la flore et la faune que nous cherchons.

De la grande terrasse qui longe nos chambres, au 4ème étage de l'hôtel, nous avons une vue magnifique sur la colline et le palais de la reine. Nous prenons là, notre apéritif quotidien avant de retrouver *Nicolas et Sarah*, le fils d'une ex-collègue de *Renée*, et son amie.

*Nicolas* vient nous chercher avec un *4x4 Toyota pick-up*, flambant neuf, toit et côtés renforcés. Je n'ai jamais pensé qu'il puisse exister un véhicule aussi luxueux dans cette ville.

Repas au *Skalawa*. Les clients du restaurant sont principalement des *Vahazas*.

Curieuse de nature, je commande du foie gras accompagné d'un verre de vin d'ananas. C'est une expérience supplémentaire. Ce vin est, n'ayons pas peur des mots, infect. Le goût d'ananas

ne ressort pas et le vin à un goût de tourné, d'aigre. Les volontaires y trempent les lèvres et tous les retirent en faisant la grimace. Le foie gras lui, est délicieux.

Pour que *Renée* puisse faire tous les commentaires à sa mère, *Nicolas* nous emmène visiter son logement. Après avoir franchi une grille fermée à double tour et, gardée, nous roulons à travers de petites rues le long desquelles se dressent des maisons fermées, elles aussi par des portails. Un gardien vient ouvrir. Après avoir traversé le jardin nous entrons dans la maison. Entièrement refaite à neuf, meublée avec goût par ses occupants, l'intérieur est superbe : Grand séjour avec cheminée, salle à manger, cuisine, bureau et à l'étage, deux chambres et une salle de bain. Ici, à *Madagascar*, il n'y a aucune comparaison entre une personne qui décide de venir, de son plein gré, travailler ici malgré toutes les galères qu'elle va rencontrer et un employé, envoyé par une entreprise de la métropole pour effectuer un certain travail sur l'île.

## DIMANCHE 18 NOVEMBRE

Quel plaisir de prendre son petit déjeuner, en manches courtes, sur une terrasse, à 8h du matin. Je savoure ce dernier matin avant de retrouver le froid et le brouillard *d'Annemasse*.

Malgré ce moment agréable, je ne veux pas que nous nous attardions. J'ai envie de profiter à fond de cette dernière journée.

C'est dimanche. La ville est calme. Les dormeurs des trottoirs replient leur *matelas-carton*. Avant l'arrivée de la police?

Au *Zoma*, le marché à lieu le vendredi. Aujourd'hui, c'est calme et nous en faisons rapidement le tour. J'achète quelques baguettes de pain pour distribuer selon les rencontres.

Devant l'hôtel, nous retrouvons "*Madame Lala*" et *Rivou* pour un dernier change "avantageux".

Un homme âgé, nous propose un panier rempli de litchis pour quelques francs. C'est le début de la saison et ils sont juteux et sucrés à souhait. Vont-ils se conserver jusqu'à notre arrivée en France?

Nous profitons de la voiture de "*Madame Lala*" pour nous faire conduire à l'église de *Antenimena*. Nous voulions assister à une messe et hier soir, *Sarah* nous a conseillé cette église. La cérémonie est commencée et elle se déroule en *Malgache*.

L'église est pleine.

Nous nous asseyons sur un banc, sur le côté, dans une chapelle. Un groupe de jeunes gens et jeunes filles se partage la lecture des textes et des chants qui sont repris par une assistance très fervente.

Nous pensons, en piêtres pratiquants que nous sommes, partir avant la fin de l'office.

Pendant le sermon, nous n'osons pas bouger et lorsque nous entendons le prêtre, à la fin de celui-ci, nous souhaiter la bienvenue en Français et nous expliquer que, ce dimanche, la communauté, fête les 75 ans de l'église, impossible de nous éclipser. A plusieurs reprises, cet officiant s'adresse à nous, dans notre langue. Nous sommes les seuls étrangers et considérés comme des hôtes de marque.

Je sens et j'écoute la ferveur de tous les fidèles rassemblés dans ce lieu sacré. Mes prières sont surtout des demandes, des souhaits. Il faut que Dieu, que tous dans cette église acclament, tourne aussi son regard vers tous ceux qui sont restés dehors, qui ont faim et qui souffrent.

Je ne peux m'empêcher de me laisser distraire par ce qui se passe près de moi.

Un garçonnet d'environ sept ans, seul, rentre et sort de l'église à tout bout de champ, il reprend sa place à chaque fois, s'agenouille et se replonge dans la cérémonie qu'il a quittée quelques minutes plus tôt.

Au milieu de la cérémonie, arrive une fillette de dix ans environ. Elle a revêtu une belle robe blanche en dentelle dont elle a sans doute hérité, tout comme elle a dû hériter des baskets gris éculés et trop grands qu'elle a aux pieds. Elle s'agenouille, joint ses mains, récite les prières avec l'assemblée et se recueille avec beaucoup de ferveur en revenant de la communion. Cette foi, apparente, chez cette toute jeune fille, m'épate.

A la sortie de l'église les voitures viennent chercher les gens aisés et les mendiants eux, viennent tendre la main espérant plus de générosité des croyants qui sortent.

Le magasin Champion est encore ouvert. Il a une clientèle choisie. Le prix des produits interdit l'entrée à plus d'un habitant de la ville.

Nous trouvons un peu de produits locaux à acheter et je fais une réserve de madeleines pour notre promenade dans les rues, cette après-midi.

Repas au *Karibhôtel*.

Suite et fin de la découverte de la ville: place de *l'Indépendance*, la Mairie, *l'hôtel Colbert* (en rénovation) etc.. A chaque marche des escaliers qui nous permettent d'accéder à la ville haute, les enfants des rues nous crient "*Vahaza*" en nous approchant avec de grands sourires. Ils repartent en courant leur madeleine à la main pour la partager avec un autre enfant qui lui, a été moins rapide.

Ce partage est émouvant.

Nous nous retrouvons au marché aux fleurs et sur le chemin qui mène au monument aux morts, au milieu du lac *Anosy*. Ce lac, situé en pleine ville, est d'une saleté immonde. Mon sac, comme ceux de mes compagnons, est complètement vide. Et, rien, absolument rien aux alentours pour offrir quelques sucreries à la fillette qui reste un moment avec nous.

Elle pose pour une photo et... à peine a-t-elle entendu le déclic que je l'entends prononcer le seul mot (sans doute) de français qu'elle connaisse : cadeaux! Je ne peux pas m'empêcher de rire, elle en fait autant et le scénario se renouvelle pour la seconde photo. Son sourire est craquant. Ses grands yeux noirs reflètent une grande douceur. Ses dents définitives sont longues et larges et ses cheveux n'ont jamais su ce qu'était un shampooing. Son petit camarade est dans le même état physique, il a, en plus, une vilaine plaie à la main.

Où habitent-ils?

Où sont leurs parents?

Nous cherchons en vain, dans nos sacs ce que nous pouvons donner à ces enfants. Hélas, nous n'avons plus rien et pourtant, la boîte vide de film, la lavette parfumée, le bonbon que je donne à cette gamine sont autant de cadeaux qu'elle va montrer fièrement – en leur faisant la nique - aux autres enfants qui s'approchent.

*Jacky* et *Jean-yves* se laissent séduire par les arguments d'une vendeuse sur le marché aux fleurs et ils repartent avec des graines de: *Baobabs*, *d'arums* et autres fleurs typiquement *Malgaches*. "*Ca pousse très bien en France*" a assuré la vendeuse et.... ils y ont cru !

Peut-être devraient-ils aussi, emporter du fumier de Zébu afin que les graines retrouvent un semblant de terrain familial ?

Nous re-voici au bas des escaliers. Deux garçonnetts s'approchent dans l'espoir de recevoir quelque chose. Une boutique sur deux tréteaux se trouve juste à côté. Nous achetons un paquet de biscuits, *Jacky* tend le paquet, l'un des garçonnetts s'en saisit et les deux partent en courant. Je crie "Hep"! "Qu'est-ce qu'on dit"? Ils s'arrêtent net, me regardent et d'un seul choeur, le sourire aux lèvres s'écrient "*merci Vazaha*" et ils repartent partager leur cadeau avec leurs compagnons de trottoir.

Extraordinaire!

Dernier achat d'une nappe. Toile bleue cette fois et pour 5000FMG.

Faire les valises une dernière fois. Réserver tout ce qui n'est pas indispensable d'emporter, nous aurons, en allant au restaurant, l'occasion de les distribuer.

Dernier apéritif sur notre terrasse.

Dernier repas à "*l'hôtel glacier*". Le service est parfait, la cuisine excellente et copieuse. Le vin *Malgache* reste égal à lui-même : très moyen. *Renée* à la bonne idée d'emporter le pain qui reste dans la corbeille sur la table.

A peine sommes nous sortis du restaurant que nous trouvons tout un groupe de jeunes femmes et d'enfants, installés, au coin de la rue, sur le trottoir. Le pain et nos petits "cadeaux" font des heureux.

Ces jeunes femmes et tous ces enfants vont passer la nuit ici.

Une gamine d'environ douze ans porte un bébé sur son dos.

Ce n'est pas le sien, c'est son petit frère. Sa mère est morte en mettant ce petit bout au monde et maintenant, c'est la sœur aînée le chef de famille.

Mais, où sont les hommes?

Tous les yeux brillent devant le flash de mon appareil photo.

Plusieurs jeunes filles et jeunes femmes nous accompagnent jusqu'à l'hôtel. Elles espèrent encore un cadeau.

Une fillette en robe, autrefois blanche, me tient la main. Chacune y va de tout son savoir en Français.

C'est un échange de chaleur humaine

Le portier de l'hôtel, fait son travail et il retient, avec gentillesse, tout ce petit monde à quelques mètres de l'entrée.

Je monte (quatre étages à pieds) chercher un tee-shirt et... ma paire de sandales. J'aurais le temps d'en acquérir une nouvelle paire avant les prochaines vacances.

Ce sont des sentiments contradictoires qui m'envahissent en me mettant au lit. Ces derniers moments passés avec ces enfants et ces femmes, leurs sourires, les yeux brillants de joie, m'ont procuré un bonheur immense. Un bonheur qui se mélange à la souffrance de voir la vie de toute cette population réduite au trottoir pour dortoir, à la charité pour manger et à la clémence du ciel pour la maladie et la mort.

Comment dormir sans rêves et sans cauchemars après cette journée?

## **LUNDI 19 NOVEMBRE**

5h.30 heures, *Rivou* est là et nous sommes prêts.

Nous arrivons à l'aéroport pour mieux rallonger la file d'attente. Contrôle des passeports, enregistrement des bagages, vérification manuelle des bagages à main etc.... A l'heure où nous devrions décoller, nous sommes toujours dans les files d'attente.

Rien ne presse, l'avion a deux heures de retard.

Le petit déjeuner que nous aurions dû prendre à bord, nous est servi dans le restaurant de l'aéroport.

Dans un "cafouillage" rocambolesque (qui fait rire tous les passagers), nous embarquons à bord d'un *Airbus A330-200*. Nous décollons à 11h30 et après avoir suivi la route: *Majunga*,

*Maroni, Dar el Salam, Kilimandjaro, Nairobi, Lybie Cirénaïque et la Sicile*, nous arrivons à Orly la tête pleine de souvenirs.

**MADAGASCAR**, 4ème île du monde avec ses 580km de large sur 1580km de long. 587000km<sup>2</sup> de merveilleux étonnement.

Un continent à elle seule.

Plongée dans *l'océan Indien*, d'où vient-elle? Surgie des profondeurs de l'océan comme sa voisine *l'île de la Réunion*? Il y manque les volcans. Détachée de *l'Afrique*? C'est ce qui apparaît le plus probable à tous les savants qui se sont penchés sur son cas. Oui, mais pourquoi n'a-t-elle pas la même flore et la même faune, ni même, la même composition géologique que sa terre "mère" ?

Et, si elle était tombée du ciel? Idée folle d'un rêveur ou d'un imaginaire? Sans doute. Et pourtant. Pourquoi sur cette île tout, ou presque, (80-90%) est-il endémique?

Quand sont arrivés les premiers *Malgaches*? Les premiers habitants de l'île? Là aussi, c'est le mystère. Les navigateurs venus d'*Afrique*, d'*Inde*, des *Philippines*, de *Chine*, d'*Arabie* et même d'*Europe*, se sont, par le hasard des naufrages, des ouragans ou tout simplement, par coup de foudre, installés sur cette terre qu'ils ont trouvée accueillante. Aujourd'hui, toute cette diversité de races augmentée par le métissage, donne encore plus de charme à cette terre.

Chacun se sent chez lui et pourtant les affinités des races, leur prédisposition aussi, ressortent dans la vie de tous les jours. Les *libanais* tiennent les commerces locaux et, à l'occasion sont banquiers. Les *Chinois*, les *Indos-Pakistanaïes* sont à la tête d'entreprises, de commerces internationaux et les *Indiens* et les *Européens* s'occupent des hôtels et des restaurants. Les *Malgaches* et les *Africains* sont souvent des employés à cause de leurs difficultés à prévoir, à organiser, à apprendre. Pourtant, si le gouvernement voulait dispenser un enseignement valable pour tous, cela pourrait changer. Tout au long de nos trois semaines, nous avons rencontré, côtoyé, été servi par des gens formidables qui ont manifesté le désir de sortir de la vie de pauvreté dans laquelle ils vivent, en travaillant dur. Tous souhaitent offrir à leurs enfants des études, dans des écoles privées, (les seules qui soient valables) et qu'ils doivent payer très chères. Nous les avons souvent sentis au bord du découragement devant les difficultés qu'ils doivent chaque jour affronter. Certains, comme *Claude*, notre chauffeur de taxi de *Nosy Be* qui, devant la pénurie d'essence qui frappe l'île pendant notre séjour, trouve que, malgré tous ses efforts, il a souvent l'impression de reculer, plus que d'avancer.

Justement, cette île a tellement d'atouts que ses habitants originels n'ont sans doute pas senti le besoin de faire un effort, ils se sont contentés de vivre de ce que la nature leur offrait: de mer, de soleil et de cultures faciles.

*Madagascar* a tout pour elle : la mer chaude, le bleu turquoise de ses lagons, les plages de sable blanc bordées de palmiers, les festons blancs au bord des vagues d'une mer d'émeraude, les voiliers qui glissent poussés par le vent. Des paysages changeants : une terre rouge brique, des rizières dont le vert évolue au fil des saisons, des arbres rares (que la population brûle sauvagement), une végétation exceptionnelle qui n'existe nulle part ailleurs, de la savane, des massifs surprenants comme celui de *l'Isalo*, parsemé de rochers fantomatiques aux sommets pointus ou arrondis, couverts de strates géométriques tracées à la règle et peintes de lichens multicolores. Des forêts de pierres grises et même rouges, formées par les sols karstiques.

Le sous-sol est aussi très riche et renferme une grande quantité de pierres précieuses, extraites de façon sauvage par les plus téméraires. Les animaux dangereux sont restés sur le continent *Africain*, ici, il n'y en a aucun, même le scorpion, s'il fait mal, n'est pas mortel.

Cette île pourrait être le paradis terrestre!

Comme tout paradis se mérite, la population doit aussi, parfois, affronter les ouragans qui dévastent tout sur leur passage et apportent les épidémies. La population doit aussi faire face, et c'est plus grave, à une gestion calamiteuse du gouvernement qui ne pense qu'à lui et encore

à lui. Alors, ceux qui ont "la chance" d'avoir un poste dans l'administration, agissent de la même façon et font grossir leur salaire par les bakchichs que tout un chacun se doit de verser pour obtenir le formulaire ou l'autorisation qu'il est en droit d'obtenir normalement.

Affronter la police, les douanes ou tout autre bureau officiel, c'est avoir toujours de la monnaie au fond de ses poches.

Bientôt des élections vont avoir lieu pour élire un nouveau président. Comment cela va-t-il se passer? La campagne électorale est commencée. Le président sortant "*Didier Ratsiraka*" multiplie les grâces auprès des personnes susceptibles de lui apporter des voix : réfection d'une route dans un village important, vaccination des élèves en âge de voter, accord pour la construction d'un centre de formation pour jeunes des rues etc.... C'est aussi ... emprisonnement et fermeture des usines (sans se soucier des centaines d'employés au chômage pendant ce temps) de son principal concurrent "*Marc Ravalomanana*" sous des prétextes de contrôles répétés d'impôts et de non-paiement de ceux-ci. Interdiction même, pour celui-ci, directeur de l'entreprise *TIKO* de décoller avec son avion personnel.

Où est la démocratie?

Depuis le 6 mai 2002 *Marc Ravalomanana* est le président. A-t-il pu mettre au point son programme ? Il fallait déjà remettre en état le pays après les dégâts faits par les manifestations et les émeutes pendant la période électorale et changer les mentalités ne se fait pas du jour au lendemain. La durée de son mandat y suffira-t-il ?

C'est une île fantastique et je souhaite que ce président et toutes les nations qui apporteront leur aide, fassent de ce territoire le paradis terrestre qu'il pourrait être.